

Académie de Béarn



Adresse : Académie de Béarn, Villa Lawrance, 68, rue Montpensier 64000 Pau
www.academiedebearn.org

Bulletin de liaison mai 2024

La lettre qui relie les Académiciens

Editorial de Marc Bélit

Et voilà le joli mois de Mai ! Les températures clémentes reviennent après ce coup de froid qui nous a saisis à la fin d'avril, le mois du fil comme disaient nos grands-mères (en avril ne te découvre pas d'un fil). La neige retombée sur nos Pyrénées comme un dernier décor qui nous fit nous accouder souvent au balcon de la promenade des Pyrénées pour contempler le spectacle et songer à Paul-Jean Toulet avait ramené les vents froids sur la plaine et inquiété les vigneron, jusqu'ici sans dommage.

Et nos académiciens ont poursuivi leur pérégrination académique avec constance. Cette fois, ils étaient à Oloron (un peu plus nombreux qu'à Nay) et la rencontre avec les édiles et curieux de la ville tourna autour des gloires de l'endroit : Barthou, Derème, de Lagor, Ébrard, cela fait du beau monde. La prochaine étape est à Lembeye. On vous y espère nombreux, le Vic-Bilh le mérite d'autant que l'habitude maintenant prise de terminer dans une bonne auberge est de nature à ajouter au plaisir de se retrouver.

Pour l'ordinaire, une passionnante conversation académique a réuni autour de Jean Marziou qui se révèle un grand conteur des auditeurs ravis ; Une petite assemblée (les absents ont eu tort de l'être) qui a écouté et découvert des noms de personnages incroyables et aujourd'hui oubliés. Le livre déjà publié chez Cairn connaît déjà un beau succès d'estime en librairie.

La dernière réunion du comité de lecture a achevé la sélection qui fera l'objet d'un deuxième tour plus discriminant afin d'arriver au fil des mois au lauréat (ou à la lauréate, vu qu'il y a dix femmes sur 12 auteurs qui ont concouru).

Dans ce numéro Geneviève Marsan nous invite à nous pencher sur l'œuvre peu connue d'un grand auteur de théâtre populaire béarnais : Yann dou Sabalot.

Et enfin on notera la conversation académique prévue le 17 Mai à 15h au siège (villa Lawrance) de notre confrère le général François Lecointre qui parlera de son dernier livre paru chez Gallimard : « Entre guerres », livre dont on parle beaucoup dans l'actualité littéraire du moment.

SOMMAIRE

- 1 L'éditorial du Président
- 2 Rencontres d'Oloron
- 3 Communication d'Etienne Lassailly à propos de Paul de Lagor
- 10 Tristan Derème, poète béarnais et poète « fantaisiste »
Hélène Charpentier
- 18 Promenade académique à Oloron, ses gloires et le silence inspiré de son cimetière
Paul Mirat
- 21 Le théâtre populaire de Yann dou Sabalot
Geneviève Marsan
- 35 « Les quatre grands enjeux des élections européennes »
Thierry Moulouquet
- 38 Une figure que j'aimais
Marc Ollivier
- 40 New York
Marie-Luce Cazamayou
- 42 Communications académiques
- 44 Prochaine conversation académique
- 45 Publication

Rencontres d'Oloron

La troisième rencontre académique a eu lieu à Oloron Sainte-Marie le samedi 13 avril 2024 à 17h30 à la villa Bedat. La manifestation était précédée d'une promenade dans le centre-ville sur les pas des Académiciens oloronais. Quatre personnalités étaient à l'honneur :

- Louis Barthou, premier président d'honneur de l'Académie de Béarn, homme politique et académicien français, ministre à plusieurs reprises, président du Conseil en 1913, président du conseil général des Basses-Pyrénées.
- Tristan Derème, de son vrai nom, Philippe Huc, poète et fondateur de l'école fantaisiste avec Francis Carco, Paul-Jean Toulet et Robert de la Vayssière, académicien fondateur de l'Académie de Béarn.
- Guy Ébrard, médecin, ancien député et maire d'Oloron, qui a présidé l'Académie de Béarn de 2000 à 2007.
- Paul Casassus, dit Paul de Lagor, médecin, folkloriste reconnue, homme de lettres, prix Monthyon de l'Académie Française pour *Mon vieux Béarn*, Académicien fondateur de l'Académie de Béarn.

L'assistance était nombreuse par cette après-midi ensoleillée et les exposés furent précédés des adresses de Bernard Uthurry, Maire d'Oloron et de Marc Bélit.



La villa Bedat à Oloron Sainte-Marie

Communication d'Etienne Lassailly à Oloron le samedi 13 avril à propos de Paul de Lagor, poète et gentilhomme béarnais



Paul de Lagor à son bureau

Le Dr Paul Casassus a sa rue à Pau. Elle est située dans le quartier des poètes, à portée de flèche de l'impasse Lautréamont et de la rue Jules Supervielle. Pour y parvenir, le plus court est de passer par la rue du Parnasse qui est, comme chacun sait le lieu où se réunissent les poètes.

Pourquoi Pau et non Oloron car notre médecin poète est Oloronais par sa naissance en 1879 et il va vivre à Oloron jusqu'à ce qu'à la fin de la Grande Guerre, il s'installe à Pau. Ses années de jeunesse et de maturité à Oloron, sont celles des mandats de députés de Louis Barthou, dont mon confrère Jean-François Saget vient de parler.

Mais il a une troisième patrie, sa maison de Lagor

« Oui Lagor retient toute mon âme parce que Lagor c'est toute ma jeunesse ! c'est tout le temps passé qui nous paraît si beau. Lagor c'est l'été flamboyant et les baignades dans le gave lorsqu'il n'y plus de l'eau de neige, c'est le premier perdreau qu'on abat dans les vignes toutes vermeilles au soleil. Lagor c'est octobre et ses palombières, la petite cabane sur le grand chêne du boqueteau qui domine la vallée, d'où l'on guette dans le ciel bleu les vols gris de ramiers... Lagor, avec ses maisons fleuries de glycines et ses jardins suspendus à la crête du coteau, semble un balcon d'où la nature aime à se faire admirer : aussi ne serez-vous pas surpris d'apprendre que c'est un des lieux de pèlerinage préféré de Francis Jammes : sur le tertre d'Issos, dans la prairie d'Henri, qui s'incline doucement vers la Vallée Mystérieuse, parmi les

résédas et les héliotropes sauvages, le Poète Rustique, le grand amant de la nature laisse son âme virgilienne s'imprégner de la sève saine qui monte de la terre et qui fait l'exquise saveur de son inspiration.

Oh, vous qui chancez sous mes coups trop rudes de la vie, et qu'envahit le découragement, venez boire à la source de l'apaisante philosophie, venez confier vos peines à la nature, venez à Lagor ».

On voit ici à quel point le poète se laisse emporter par le lyrisme de ses souvenirs de jeunesse ! C'est ainsi, par sa verve poétique, qu'il devient Paul de Lagor. Sous ce nom de plume il signera ses œuvres littéraires, toutes marquées par le souffle poétique.

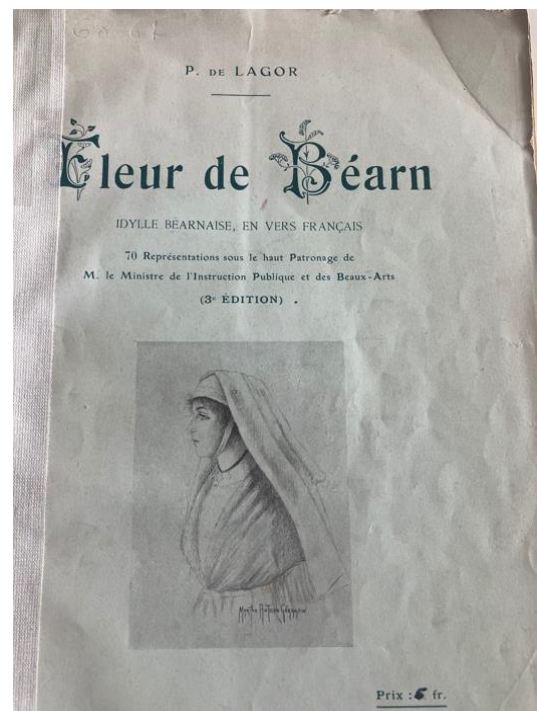
C'est surtout en vers qu'il écrit, des poèmes mais aussi des pièces de théâtre, en alexandrins, à la manière d'Edmond Rostang. Ces pièces sont :

L'auréole, en un acte et en vers, représenté à Pau au Palais d'hiver le 27 janvier 1923,
Le Talion, le Messager et les heures du cœur.

Mais Paul de Lagor a aussi laissé des romans, *Mon village en ce temps-là, Sylvain Lacabanne et L'eau Bourbeuse.*

Je m'attarderai juste un moment sur *Fleur de Béarn.*

C'est une pièce en vers assez longue, qu'il qualifie d'*Idylle*. Dans l'édition originale, Francis Jammes en 1922 y inscrit une épitaphe de sa main de druide et de paysan, armée d'une plume d'oie :
A Paul Casassus, après avoir respiré sa fleur de Béarn...



*Cette gerbe de fleurs que butine l'abeille
A laissé sur mes doigts la chaude odeur de
miel
Qui régnait dans Lagor lorsque dessous la
treille
Tu mêlas à ton vin l'azur de notre ciel.*

Paul de Lagor le dédie à la mémoire de sa mère :
*Tu berças mon enfance par des chansons
des bois
Et c'est encore ta voix
Douce réminiscence
Qui chante au fond de moi.*

J'ai trouvé dans ce recueil qui fleure bon, par ses vers sonores, le style généreux et émouvant de Cyrano de Bergerac, outre des intrigues amoureuses, une pastorale sur le Béarn qui veut échapper au monde moderne. Par exemple ce dialogue entre deux personnages, Martin, qui est un paysan béarnais ancré dans la tradition et Lelasseur qui est devenu fonctionnaire

Martin

*La terre n'a jamais laissé mourir de faim
Celui qui la travaille. Il a toujours du pain.*

Lelasseur

*Au prix de quel labeur et de quelles
dépenses
Vivre journallement, sans répit, dans les
trances,
Craindre la gelée au printemps, puis en été
ne regarder le ciel qu'avec anxiété
Non merci, non merci ! moi qu'il pleuve ou
qu'il vente,
J'irai toujours toucher le coupon à la rente.*

Martin

*Votre argent n'aura pas cette saine saveur
Qu'ont les écus gagnés au prix de sa sueur
De ceux que l'on prépare en plaçant aux
semailles,
Le grain d'or dans le sol que la charrue
entaille ;
Les épis, qui l'été jaunissent sous les cieux
Sont les coupons qu'on touche à la banque
de Dieu
Ou cet autre dialogue entre Edgard,
entrepreneur industriel qui veut capter
les cours d'eau pour produire de
l'électricité et Suzette, la bergère.*

Edgard

On peut dans ce Béarn gagner une fortune

*Vos cascades, vos bois sont d'immenses
trésors*

*Que vous n'exploitez pas... Non, vous n'êtes
pas*

Pour l'industrie en ce midi !

Suzette

.... Mais dans la vie

*L'argent ne fait pas tout ! Nous n'avons
nulle envie*

*De laisser monnayer nos sources, nos
forêts.*

Edgard

*Oh ! vous ne comprendrez jamais vos
intérêts !*

Suzette

*Notre bonheur à nous, est de voir dans la
brise*

*La goutte d'eau d'une cascade qui s'irise
De courir dans les bois lorsque la sève bout
Au chant mélancolique et calme d'un
coucou...*

*Non, non vous n'allez pas ainsi tout
saccager*

*Que deviendront nos pauvres âmes de
bergers*

*Sans nos forêts, nos fleurs, nos cascades,
nos gaves !*

Edgard

*Votre esprit, dégagé de ces vaines entraves
Connaîtra du progrès l'éblouissant essor*

Suzette

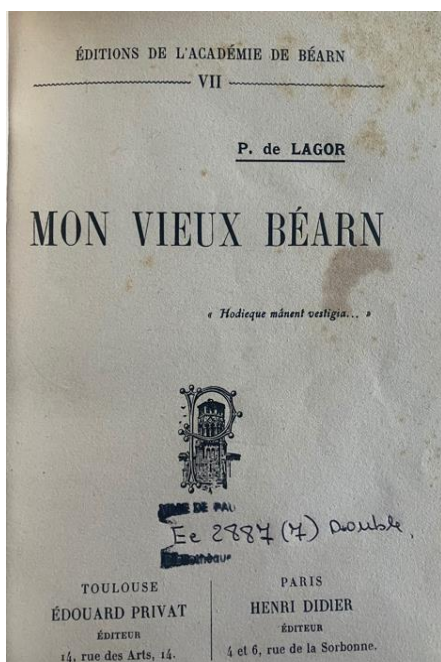
*Mais nous sommes Monsieur, contents de
notre sort*

*Et nous ne voulons pas changer notre
nature*

*Nous avons nos plaisirs à nous, je vous
l'assure*

*Que l'on n'achète pas avec des millions
Ecoutez-vous parfois le concert des
grillons ?*

Voici pour la partie théâtre et poésie car notre médecin se plaît aussi à être le barde du Béarn qui s'en va sous les coups de la civilisation moderne.



Il va alors écrire *Mon vieux Béarn*. C'est un trésor d'anecdotes ramassées dans de courtes nouvelles qui ont pour décor la Béarn des années 1920 et 1931, date à laquelle paraît ce livre.

La dédicace en est la suivante :

C'est pour vous, mes Chers enfants, que j'ai écrit ce livre ; j'ai voulu retenir à votre intention un peu de ce qui s'en va, de ce qui s'efface, de ce qui n'est déjà plus, quelques-uns de ces mille traits pittoresques et pleins de saveur qui faisaient tout le charme de notre vieux Béarn. J'ai en effet la mélancolique impression que ma génération emporte avec elle dans la tombe les derniers vestiges de ce qui constituait l'originalité de notre race : les vieilles coutumes, les traditions, les manières d'être et de se manifester... Il est des choses qui ne résistent pas au progrès et qui aiment mieux disparaître que de se transformer : l'âme d'une province est de celles-là.

Ce livre est passionnant à lire pour ceux qui s'intéressent au temps passé, pour ceux qui sont de ma génération à ce que peut-être ont vécu leurs arrière-grands-parents ou même leurs grands-parents.

Tous les éléments du décor y sont présents, le vieux logis, les montagnes, le bleu d'azur d'un ciel légendaire, les vieilles choses et les vieilles gens, la garbure, les bords du gave, l'angélus du soir et même Oloron.

Oloron vers laquelle convergent de nombreuses et riches vallées, Ossau, Aspe, Barétous, Lasseube, Monein, Navarrenx, sont les branches étincelantes d'une étoile dont Oloron est le cœur d'or.

Savez-vous que, selon Paul de Lagor, à Oloron :

Les hommes, robustes et bien équilibrés sont pratiques et réalisateurs. Mais par un étrange paradoxe ils sont aussi, pour la plupart, distingués d'esprit, poètes de naissance.

Rien d'étonnant d'ailleurs à ce que les cours s'embrasent et que les lyres vibrent dans ce pays où les femmes sont aussi belles que la nature, et aussi accueillantes pour l'amour que les fleurs des champs pour les rayons du soleil !

Parmi les personnages qui peuplent ce recueil de nouvelles où l'optimisme règne, il y a Caddetou et sa femme Cendrine.

Caddetou, maigre et sec, n'ayant de chair que ce qu'il en faut, le regard bleu d'acier et le visage couleur de vin paillé, porte encore beau malgré ses soixante-cinq ans. Il est superbe avec son grand béret rabattu sur les yeux... et ses sandales noires faisant ressortir le rose vif des chaussettes tricotées à la main.

Quant à Cendrine, ses cheveux bien peignés et tirés en arrière sont coiffés sur la nuque d'un petit bonnet rond que maintiennent trois épingles à tête de cristal. Elle porte, plié sur l'avant-bras gauche un capulet qu'elle mettra à l'église pour s'approcher de la sainte table et recevoir la communion.

Ils ont conservé la figure des vieux béarnais d'autrefois, féaux et courtois, ce qui veut dire « fidèles et courtois ».

Est-ce à dire que Caddetou et Cendrine n'ont que des qualités ? Eux-mêmes ne le prétendent pas. Ils savent fort bien que si leur cochon est ladre (à l'époque il n'y avait pas de vermifuge), ils se garderont d'en prévenir l'acheteur, et que c'est là un procédé discutable... Cendrine sait que son mari est, sur semaine, laborieux et infatigable. Mais elle sait aussi qu'il a le gosier plus gourmand que le ventre. Elle doit le gronder trop souvent quand, le dimanche, il rentre en titubant. Elle le sait querelleur et peut-être -sous une apparence modeste- quelque peu vaniteux.

Il y a aussi le curé de Viellenave, Joseph Caperetonne qui, pour réparer son église délabrée emprunte au riche entrepreneur de travaux Lapuyade cinq cents francs pour réparer le toit de l'église.

Serait-il indiscret, Monsieur le Curé, de vous demander pour qui vous voulez cette somme ? Indiscret, indiscret... je préférerais que tu me dispenses de te le dire. Tu as confiance en moi n'est-ce-pas ? Eh bien sache que celui pour qui je t'emprunte est solvable et qu'il te remboursera ton argent dès que tu iras le lui demander. Bien dit Lapuyade, en tirant de son portefeuille cinq beaux billets de banque.

L'entrepreneur s'est présenté hier au presbytère. Il fut introduit aussitôt.

Je viens vous voir, Monsieur le Curé, rapport aux 500 francs que je vous ai prêtés, pour un tiers, voilà trois mois. J'ai quelques échéances et je suis un peu gêné. Je serais heureux de rentrer dans mes fonds.

Très bien mon ami, il te faut pour cela aller chez ton débiteur.

Je ne demande pas mieux, mais vous ne m'avez pas dit son nom. Vous m'avez simplement affirmé qu'il était solvable et qu'il s'acquitterait dès que j'irai le trouver.

Rien de plus exact, Lapuyade, puisque ce débiteur... c'est le Bon Dieu.

L'entrepreneur ouvre de grands yeux. Le Bon Dieu, perdu !! Vous me la baillez belle !

En quoi t'ai-je trompé, répond l'abbé Caperetonne, n'est-il pas solvable ce débiteur ? Tu n'as qu'à t'arranger pour aller le trouver... j'ai employé l'argent à réparer sa maison... »

Enfin et parmi bien d'autres, il y a l'espargnan. L'espargnan c'est Lasvignolles, le père de Caddetou.

Lavignolles n'était pas avare... il était espargnan. Tout le village s'égayait en évoquant son souvenir car si l'avare -l'aganit- est toujours odieux, l'espargnan, qui est la quintessence de l'économe, peut-être comique.

Voici l'histoire que conte Paul de Lagor. Lasvignolles devient sourd. « *Que badi chour* ». *Ayant manqué d'être écrasé par un véhicule qu'il n'entendait pas venir, il se décida enfin, la mort dans l'âme à se rendre à la consulte du médecin.*

Que vous arrive-t-il Lasvignolles, il faut que ce soit bien grave pour que j'ai l'honneur de votre visite, lui dit paternellement le vieux Docteur.

Le médecin l'examine. Je vois ce que c'est, vos deux oreilles sont bouchées. Je le sais bien riposta vivement Lasvignolles qui n'entendait pas non plus payer pour qu'on lui apprit ce qu'il était bien placé pour connaître- je le sais bien qu'ils sont bouchés puisque c'est rapport à ça que je suis venu à la consulte.

Elles sont bouchées mais on peut vous les déboucher, dit le Docteur, ce n'est qu'un amas de cérumen.

Ahh !!

Oui, avec cette seringue, je vais vous débarrasser de votre surdité.

Ahh !! répétait Lasvignolles, vous pouvez me... mais combien ça va me coûter ?

Le Docteur attendait la question – Je vous déboucherai les deux oreilles pour 20 francs.

Vingt francs ! Ahh ! Dieu Biban de dieu biban !! et il se grattait désespérément la tête.

Etes-vous décidé, questionnait le Docteur ?

Vingt francs ! répétait Lasvignolles hésitant.

Vous ne pouvez pas rester ainsi mon ami, qu'est ce que c'est que vingt francs pour entendre de vos deux oreilles ? Je n'ai pas de temps à perdre, décidez-vous.

Enfin le patient se résigne, vaincu par la fatalité il prend une décision héroïque et d'une voix étranglée concède « Alors, Monsieur le Médecin, que voulez-vous... pour dix francs débouchez-m'en une ! »

L'impression générale qui se dégage de ce recueil de nouvelles émouvant et vrai est que l'affection et la déférence à sa « petite patrie » est une matérialité et une expérience qui trouve son expression dans beaucoup d'œuvres littéraires.

Ce serait même presque un genre littéraire. Alphonse Daudet, Frédéric Mistral, Joseph de Pesquidoux, Marcel Pagnol y ont brillé.

Mon ami Francis Clertan, sculpteur à Oloron du comte de Tréville, de Louis Barthou, de Charles Despiaud, de Jules Supervielle et de Paul Damarix et auteur d'un livre de nouvelles « si les Landes m'étaient contées » fait partie de ces fervents sentimentaux de leur terroir.

Ces vers de Paul de Lagor résument leur attachement :

O Patrie, ô Patrie, ineffable mystère,

Mot sublime et terrible, inconcevable amour !

L'homme n'est-il donc fait que pour un coin de terre,

Pour y bâtir son nid, et pour y vivre un jour ?



Enfin Paul de Lagor est aussi un homme public. Adjoint au maire de Pau, il est aussi président du syndicat d'initiative, c'est-à-dire en charge du tourisme. J'ai retrouvé dans le journal *Les nouvelles paloises et pyrénéennes*, dont Raymond Ritter, Président de l'Académie de Béarn est Rédacteur en chef, un article polémique dans lequel le Dr. Casassus est attaqué de toutes part. Il s'agit de l'édition du 26 janvier 1934 :

En ce qui concerne la saison d'été, nous pensons très exactement ce que pense le Président du Syndicat d'Initiative : Attirer et conserver à Pau le plus longtemps possible, le plus grand nombre de touristes.

Une autre question, celle de la qualification du climat de Pau, préoccupe beaucoup le Dr. Casassus : question très délicate ! Contrairement à l'opinion vulgaire, les sports d'hiver peuvent constituer un terrain brûlant. Le Dr. Casassus nous y a accueilli en nous tendant une main de glace dans un coup de poing américain : ignorance des faits, mépris de la vérité, calomnies... disons « toute la lyre ».

Chacun sera d'accord avec moi : pour la révérence de ses contemporains, mieux vaut être **poète qu'homme politique !**

Tristan Derème, poète béarnais et poète « fantaisiste » Hélène Charpentier

J'ai le plaisir de vous parler aujourd'hui de l'un de nos premiers académiciens, poète originaire du Béarn, né en 1889 et mort en 1941. S'il est un peu oublié maintenant, comme bon nombre d'auteurs de sa génération, son souvenir est conservé en Béarn par des noms de rues et d'institutions, par exemple à Oloron-Sainte-Marie le collège Tristan Derème, voisin du lycée dédié à un autre poète d'origine oloronaise, Jules Supervielle.

Je commencerai par évoquer brièvement sa courte existence (cinquante-deux ans), avant d'insister sur sa place dans les mouvements poétiques de son temps et surtout de voir les principaux aspects de son œuvre, en vers et en prose, avec quelques citations.

Repères biographiques

Le personnage qui est connu dans l'histoire littéraire sous le nom de Tristan Derème s'appelait en réalité Philippe Huc. Son père, Louis Huc, était militaire de carrière. Par sa mère, Sophie Sandrin, il est issu d'une vieille famille béarnaise, les d'Arrac, à laquelle appartenait Pierre de Marca, le grand historien du Béarn au XVII^e siècle. Plus récemment, son grand-père maternel fut maire d'Oloron sous la III^e République¹. Son grand-père paternel, Guillaume Huc, était déjà poète, surtout poète épique, et publia ses textes à Pau chez l'imprimeur Vignancour. Sa mère possédait une propriété à Oloron, dans le quartier Saint-Pée, maison qui fut ensuite surnommée « la maison du poète » : Tristan Derème y fit de nombreux séjours et y mourut.

Il n'est pourtant pas né à Oloron : son père enchaîne les garnisons dans l'ouest et le sud-ouest de la France, et c'est à Marmande que Philippe naît, « par accident » comme il le dit lui-même, le 13 février 1889. En 1905, à l'âge de 16 ans, il est au lycée de Nantes et publie son premier poème dans un hebdomadaire nantais, *Ouest -Artiste* ; le 17 décembre de la même année, il fait jouer une comédie en un acte, *Zella*. En 1905 également, il obtient une marguerite d'argent à l'Ecole gasconne de Nérac, pour un conte romantique.

Les années suivantes, il réside à Agen, où il fait des rencontres importantes pour son avenir littéraire : en 1906, il termine l'année scolaire au lycée Bernard-Palissy, où sont répétiteurs François Carcopino, qui sera plus connu sous le pseudonyme de Francis Carco, et Robert de la Vaissière, qui sera (moins) connu sous celui de Claudien. L'élève Huc et les répétiteurs, tous trois férus de poésie, se lient d'amitié et fondent une revue littéraire, *Hélios*, qui n'aura que deux numéros. Ils seront rejoints, quelques années plus tard, par trois amis de Carco, également poètes et provinciaux : Jean Pellerin, Jean-Marc Bernard et Léon Vérane, qui constitueront avec Derème le groupe des « poètes fantaisistes », dont nous reparlerons plus tard.

Revenons à Philippe Huc : la poésie ne constituant pas un métier, le jeune Philippe passe le concours des Contributions directes en 1908. Il sera d'abord contrôleur à Castres. En

¹ Ces renseignements proviennent du site internet de la ville d'Oloron-Sainte-Marie.

1909, après plusieurs autres essais, il adopte le pseudonyme de Tristan Derème, qui figure sur la couverture de son recueil, *Les Ironies sentimentales*, paru à Toulouse. Après avoir occupé un poste à Arreau, il fait son service militaire à Tarbes, au 12^e régiment d'infanterie (1910-1912), puis reprend un poste de contrôleur à Cazères-sur-Garonne. En 1914, il est mobilisé au 23^e régiment d'artillerie de campagne à Toulouse. Son père, le colonel d'infanterie Louis Huc, tombe au champ d'honneur en Belgique, dès le 22 août 1914 ; il sera nommé général à titre posthume.

En 1918, démobilisé, Philippe Huc se fait nommer contrôleur à Paris, rue des Halles, ce qui lui permet de participer plus étroitement à la vie littéraire de son temps. En 1921, il quitte définitivement l'administration et devient le secrétaire d'Armand Achille-Fould, député des Hautes-Pyrénées, qu'il accompagne dans ses différentes tournées ; il le suivra aussi au Ministère de l'Agriculture entre 1930 et 1932. Il s'installe définitivement dans un petit appartement au 19, rue de la Pompe, dans le XVI^e arrondissement de Paris.

En 1922, il fait paraître son recueil poétique le plus important, *La Verdure dorée*, qui regroupe et réorganise ses recueils des années 1910. La même année, il est élu membre de la Pléiade moderne, aux côtés de Paul Valéry, Charles Maurras et Anna de Noailles. En plus de ses activités professionnelles et littéraires, il collabore au *Figaro*, où il tient la rubrique hebdomadaire « Au jour le jour », entre 1927 et 1929.

Sur le plan sentimental, il rencontre, en 1923, la comédienne Béatrix Dussane (1886-1969) qui vient, en 1922, d'être nommée Sociétaire de la Comédie-Française. Dussane deviendra la Clymène, inspiratrice du poète jusqu'à sa mort. Tous deux participeront ensemble à des tournées de conférences et de lectures poétiques, particulièrement dans le sud-ouest.

Même s'il vit surtout à Paris, ses liens avec le Béarn restent forts : il est en particulier l'ami du ministre Louis Barthou. Il est aussi l'ami d'autres écrivains : le poète Francis Jammes, avec lequel il échange une importante correspondance entre 1908 et 1933² ; le romancier Joseph Peyré, prix Goncourt en 1935 pour *Sang et Lumières*, qui est aussi membre de l'Académie de Béarn, fondée en 1924. En 1938, il reçoit le Grand Prix de Littérature de l'Académie française, qui couronne sa carrière.

A l'automne 1940, il revient en Béarn, malade. Atteint d'angine de poitrine, il meurt le 24 octobre 1941, auprès de sa mère, dans la maison familiale ; il est inhumé dans le cimetière de Saint-Pée d'Oloron.

La vie de Tristan Derème a été courte, mais bien remplie, essentiellement par la littérature, et elle est indissociable de la vie littéraire de son temps et de son bouillonnement poétique.

² Cette correspondance a été étudiée par notre regretté confrère Michel Haurie dans *Guirlande pour Tristan Derème, à l'occasion du centenaire de sa naissance*, Pau, J & D Editions, 1989 ; p. 39-42.

Tristan Derème et le mouvement « fantaisiste »

J'ai déjà évoqué le groupe des « poètes fantaisistes » ; il faut maintenant donner quelques précisions à ce sujet. C'est autour de Francis Carco que se développe ce mouvement poétique. En effet, après avoir été, comme on l'a vu, répétiteur au lycée d'Agen, le jeune homme, né en 1886 à Nouméa, doit accomplir son service militaire en 1907 : il est d'abord envoyé à Lyon puis à Grenoble. Dans cette dernière ville, il rencontre un autre poète, soldat comme lui, Jean Pellerin, né à Pontcharra (Isère) en 1885. Carco fait aussi à Grenoble la connaissance d'un deuxième poète, né en 1881 dans la Drôme et qui vit auprès de sa mère à Saint-Rambert d'Albon : Jean-Marc Bernard, qui a trouvé sa voie dans le néo-classicisme de Charles Maurras. A la même époque, Carco entre en correspondance avec un troisième poète, originaire de Toulon, Léon Vérane, né en 1885, qui a fondé en 1910 une revue poétique, *Les Facettes*.

Une petite plaquette publiée à Tarbes, hors commerce, en 1911, rassemble sur douze pages quatre poèmes de Carco, Derème, Pellerin et Vérane : c'est le *Petit Cahier*, qui n'est pas encore l'acte de naissance d'un groupe nouveau. C'est seulement à partir de 1912 qu'il sera question de « poètes fantaisistes », dans une « Lettre de France » adressée par Derème à une revue londonienne. Dressant une « Esquisse de la poésie française actuelle », le jeune poète béarnais distingue les « indépendants », très divers, parmi lesquels Max Jacob et Guillaume Apollinaire, et les « fantaisistes », parmi lesquels Carco, Pellerin, Vérane et lui-même.

En mai 1913, dans le numéro de la revue de Vérane, *Les Facettes*, consacré aux « Indépendants et Fantaisistes », Derème, « en guise de préface », donne une définition de la « fantaisie », qui est d'ailleurs liée à l'indépendance :

Faut-il définir la fantaisie et avancer qu'elle est une manière de douce indépendance et parfois comme un air mélancolique que voile un sourire ambigu ?
(avec) un souci agréable de liberté individuelle et sentimentale qui permette de donner au monde des aspects imprévus.

Désormais, l'« Ecole fantaisiste » existe, même si elle ne publie pas de manifeste. Carco est son chef d'école ; les membres les plus représentatifs sont Derème, Pellerin, Vérane, Claudien ; Jean-Marc Bernard est toujours associé au groupe, mais ses sympathies néo-classiques lui donnent une position marginale. Cette école est « provinciale, ce qui est rare, et elle n'a pas de doctrine particulière, ce qui est encore plus original »³. Mais cette école s'est donné un maître, un autre poète béarnais, Paul-Jean Toulet (1867-1920), pour lequel tous éprouvent une profonde admiration, même si son recueil le plus célèbre, *Les Contrerimes*, ne sera publié qu'après sa mort, en 1921. Ils admirent aussi Francis Jammes, mais son influence sur eux est moindre que celle de Toulet. Les contours du groupe sont bien précisés en 1913 et l'amitié unit les jeunes poètes, comme on peut le voir dans le

³ Michel Cointat, *Guirlande ...*, p. 29.

poème LXVII (67) de *La Verdure dorée*, écrit avant-guerre, qui évoque les quatre poètes amis de Derème, amis auxquels il prête des rêves véritablement « fantaisistes » :

Vous, Carco, Pellerin, Vérane et vous Jean-Marc
Bernard, vous qui fumez la pipe et bandez l'arc
Et percez sous les bois les tigres et les strophes,
Lorsque le bleu tabac couvre de ses étoffes
Le feuillage où s'éveille un tendre rossignol,
N'avez-vous point rêvé d'ouvrir ce parasol
Fait de peau de panthère et de plumes d'autruche
Et nus et soulevant le vin dans une cruche
De verser aux badauds devant les magasins
L'ivresse des coteaux rouges sous les raisins [...]

Mais cette ivresse sera de courte durée : la guerre de 1914-18 va être fatale au mouvement fantaisiste. Jean-Marc Bernard est tué sur le front d'Artois en 1915 ; Toulet meurt en 1920 à Guéthary ; Jean Pellerin, revenu très éprouvé de la guerre, meurt à son tour en 1921. Carco avait publié plusieurs recueils poétiques avant-guerre dont *La Bohème et mon cœur* en 1912. Mais il avait aussi fait paraître en 1914 un roman couronné de succès, *Jésus-la-Caille*, qui lui vaut une réputation de peintre du « milieu », des filles et des mauvais garçons. Après-guerre, il n'abandonne pas la poésie, mais se consacre surtout à sa carrière de romancier (*L'Homme traqué*, en 1922), ainsi qu'à des reportages et des biographies romancées comme celles de Villon ou de Verlaine.

Claudien (Robert de La Vaissière) publie en 1923 une *Anthologie poétique du XX^e siècle* mais se soucie moins de son œuvre poétique personnelle. Quant à Léon Vérane, il devient bibliothécaire municipal à Toulon, avant d'ouvrir une auberge. Finalement, seul Derème, qui avait survécu sans encombre à la guerre et avait retrouvé un poste de fonctionnaire, avait encore le loisir de s'adonner à la poésie.

En 1925, un cahier est publié à Toulouse : *Les Poètes fantaisistes définis par eux-mêmes et par leurs amis*, mais cette tentative de relance d'un groupe fut sans lendemain. Néanmoins, la fantaisie restait vivante dans les œuvres de Derème, et dans le souvenir d'amis fidèles, comme Henri Martineau, libraire, éditeur et biographe de Toulet, qui consacra un numéro de sa revue *Le Divan* à Pellerin en 1922 et un autre à Carco poète en 1929.

S'il est difficile de définir les caractéristiques de ces « poètes fantaisistes », si différents les uns des autres, on peut toutefois affirmer qu'ils avaient le culte de l'amitié et se méfiaient de l'amour et de tout « romantisme ». Préférant l'ironie, la dérision amusée, ils se réfèrent à des poètes anciens comme Villon, Du Bellay, Ronsard, La Fontaine, et, surtout pour Derème, à des poètes du XVII^e siècle comme Malherbe, Mathurin Régnier, Voiture, Théophile de Viau, souvent qualifiés de « baroques » ou encore le « classique » Boileau⁴.

⁴ Voir mon article, « Tristan Derème et les poètes baroques », dans le numéro spécial *Tristan Derème* de la *Revue Régionaliste des Pyrénées*, janvier-décembre 1990, p. 74-92.

C'est d'ailleurs entre classicisme et audace formelle que se constitue leur art d'écrire, comme on le verra par l'exemple particulier de Tristan Derème⁵.

Une poétique de la fantaisie : l'exemple de Tristan Derème

Les poètes fantaisistes, en général, ne pratiquent guère le vers libre ni le poème en prose et produisent surtout des poèmes courts, à l'exception de Tristan Derème, qui ne dédaigne pas « les effusions de l'épigramme ni les discours de l'épître ».

Néanmoins, c'est Derème qui a « poussé le plus loin l'aventure des rythmes et des rimes, sans jamais toucher à la structure des vers ni à la cohérence de leur succession ». Il a ainsi méthodiquement utilisé la contre-asonance, qui consiste à faire rimer par exemple « pupitre » et « pâtre », « feuilles » et « filles », « nature » et « mystère », avec consonnes identiques et voyelles différentes, à la différence de l'asonance, où les voyelles sont identiques mais les consonnes différentes. On trouve ainsi, mêlées d'ailleurs à des rimes, des assonances dans le poème LXIV de *La Verdure dorée* :

Pour les contre-asonances, je vais citer le poème LXXXI (81) de *La Verdure dorée*, qui me semble également représentatif de la manière dont Tristan Derème traite les thèmes amoureux et sait évoquer une nature familière :

Au bord de la prairie où tu gazouilles,	
Aurore, j'ai cueilli les jaunâtres groseilles	(contre-asonance)
Et le long du chemin, sur les ronces, les mûres	
Vertes et je songeais à ses lèvres amères	(contre-asonance)
Et qu'elle souriait quand je baisais ses larmes.	
Les vaches qui sonnaient sortaient des blanches fermes	(contre-asonance)
Et dans les prés fauchés pâturaient l'herbe rase.	
Elle n'est pas venue et j'ai pris une rose	(contre-asonance)
Pour la faire sécher dans cette anthologie	
Grecque que je traduis le soir à la bougie.	(rime)

Selon l'analyse du critique Michel Décaudin, la contre-asonance peut produire un « sentiment douloureux, à la fois d'étrangeté devant l'interruption de l'automatisme conventionnel et de reconnaissance par le fait des analogies sonores⁶ ».

Derème ne fut pas le seul des « fantaisistes » à pratiquer la contre-asonance, mais il le fit plus souvent, et plus longtemps qu'eux, car il continua à en user dans ses recueils d'après-

⁵ Tout ce chapitre, ainsi que le suivant, doit beaucoup au livre de Michel Décaudin, *Les Poètes Fantaisistes*, Seghers, 1982. Les citations entre guillemets renvoient à son introduction (p. 7-44).

⁶ Décaudin, *op. cit.* p. 37.

guerre. Mais il pouvait s'adonner aussi à d'autres acrobaties verbales, proches de celles de Toulet, par exemple dans la première strophe du poème liminaire de *La Verdure dorée* :

Allez, et que l'amour vous serve de cornac,
Doux éléphants de mes pensées,
O poète, tu n'as qu'
A suivre allègrement leurs croupes balancées,
Cependant que l'espoir te tresse un blanc hamac.

La rime A en -ac, aux vers 1 et 5, apparaît aussi de manière acrobatique au vers 3 (n'as qu'), tandis que la rime B (-sées, -cées) figure aux vers 2 et 4.

S'il accorde une telle importance au « faire », le poète ne court-il pas le risque de se transformer en acrobate du vers, en « maître ès-virtuosités langagières », au détriment du contenu du poème ? Toulet n'était pas loin de le penser, et Derème est lui aussi convaincu de la prééminence de la forme, comme il l'affirme dans la préface de *La Verdure dorée* :

L'art est tout choix et industrie dans l'assemblage de ses éléments [...]. Le choix des mots, des rythmes, la rime, l'assonance serviront le poète en son dessein. Il saura, par l'éclat exagéré d'une rime, par la rouerie d'une épithète ou le jeu trop sensible des allitérations, donner volontairement à sourire des sentiments graves qu'au même instant il chante, et sans cesser d'être sincère.

Cette préoccupation prendra de plus en plus de place dans son œuvre, qui tournera peu à peu au discours, le plus souvent dialogué, sur les ressources et les pièges de l'écriture en vers, dans les volumes qu'il publie dans l'entre-deux-guerres et qui sont essentiellement des recueils de proses diverses. Ainsi, dans *Le Violon des Muses* (1935), Derème rapporte-t-il les propos de Polyphème Durand, qui est l'un de ses porte-parole. Polyphème, qui s'exprime pourtant dans une prose truffée d'alexandrins, refuse d'improviser quatre vers pour un mariage :

C'est un art où l'on met sa raison à l'envers, où certains pour rimer harangent l'univers.

(...). Du moins la prose est bonne : elle court à mon train. Je ne ferai pas mon quatrain.

Né d'un refus des académismes, l'esprit fantaisiste trouverait-il son achèvement dans des jeux purement formels ? Ce ne serait pas là le moindre paradoxe de cette école qui n'a pas voulu en être une, qui n'a pas publié de manifeste, mais dont les membres ont fait, dans diverses revues, des déclarations concordantes. Elle fut, durant son bref passage, détachée de son temps mais étonnamment moderne. Cette modernité de la fantaisie explique à la fois son succès et sa précarité : cette modernité est celle des années 1910 et ne sera plus celle des années 1920, marquée entre autres par le surréalisme ou par la poésie de Valéry. Et pourtant elle peut encore nous parler, comme c'est le cas pour Tristan Derème, dont l'œuvre est particulièrement abondante. Je vais citer maintenant, en les classant, les principaux titres, qui ne manquent souvent pas de sel.

L'inventaire d'une oeuvre

Commencée en vers, l'œuvre de Tristan Derème se poursuivra en prose, mais sans jamais abandonner complètement l'expression poétique.

Le recueil le plus important, et que nous avons déjà plusieurs fois cité, est *La Verdure dorée* (1922), qui regroupe tous les textes et recueils des années 1900 et 1910, comme *Les Ironies sentimentales*, *Le Poème de la pipe et de l'escargot*, *Le Poème des chimères étranglées*. La Préface de *la Verdure dorée* est signée ... Philippe Huc.

Les volumes suivants font la part belle à la prose :

- *L'Enlèvement sans clair de lune, ou les propos et les amours de M. Théodore Decalandre* (1924)
- *Le Zodiaque ou les Etoiles sur Paris* (1927)
- *Le Ballet des Muses* (poèmes), paru en 1928, est repris avec trois autres textes, dont *Le Livre de Clymène*, dans le recueil *Poèmes des Colombes* (1929), le plus beau recueil de Derème après *La Verdure dorée*.
- En 1929 aussi, paraît un livre d'un ton très différent, et qui ne manque pas non plus de charme : *Patachou petit garçon*. C'est un recueil de proses, semé de quelques poèmes, sur la vie quotidienne d'un enfant de sept ans, inspiré à Derème par le fils de sa sœur Madeleine, le petit Jacques Gautraud (1922-1971).⁷

Après le mince recueil poétique, *Caprice* (1930), et à l'exception du *Violon des Muses* (1935) et du *Poème des Griffons* (1938), Derème se lance dans une série de volumes que l'on peut appeler, comme l'a fait Pierre Tranchesse⁸, la « série du prisme ». Ces recueils ont en effet pour titres des noms d'animaux qualifiés par des couleurs de l'arc-en-ciel :

- *Le Poisson rouge* (1934)
- *L'Escargot bleu* (1936) – l'escargot était l'emblème de Tristan Derème
- *La Tortue indigo* (1937)
- *L'Onagre orangé* (1939)
- *La Libellule violette*, posthume (1942)⁹

Dans ces recueils de proses, parsemées de poèmes, Derème fait dialoguer ses porte-parole ; l'ensemble ne manque pas de longueurs ni de redites, mais il y a souvent des « pépites » qui récompensent le lecteur attentif.

Avant de conclure, je souhaiterais dire quelques mots sur un aspect de la biographie de Tristan Derème qui nous intéresse particulièrement ici : son appartenance à l'Académie de Béarn.

⁷ Voir sur internet des articles montrant une influence possible de ce texte sur *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry ; par exemple l'article de Denis Boissier (2009). Je ne me prononcerai pas sur la question.

⁸ Dans le numéro déjà cité de la *Revue Régionaliste* consacré à Derème, p. 22.

⁹ Les couleurs jaune et vert n'ont pas été traitées, faute de temps ou d'inspiration ?

Tristan Derème académicien de Béarn et brève conclusion

Dans les pages d'introduction à l'Annuaire de l'Académie, paru en 2000, on peut lire que Tristan Derème, « homme de lettres » fait partie des membres fondateurs, le 24 avril 1924, et qu'il est l'un vingt « membres actifs », en bonne compagnie : entre autres, le président Pierre Lasserre, Léon Bérard, Charles Moureu, Francis Planté, Charles de Bordeu, Simin Palay, Ernest Gabard et Georges Sabatier le secrétaire de l'Académie. Il occupe le fauteuil 10, qui sera plus tard occupé par Jean Baylot, Pierre Liouis et Guy Ebrard, lui aussi lié à Oloron-Sainte-Marie dont il fut le maire.

Derème, « membre actif » ? Sur le papier plus que dans la pratique¹⁰, car le poète habitait Paris et ne pouvait guère le quitter pour assister aux réunions académiques, si l'on se réfère aux pages 26 et 27 de l'Annuaire, sous la plume de Pierre Grimaldi :

Le poète s'excuse en prose poétique ou en vers de son absence aux réunions de l'Académie de Béarn. Un feu d'artifice de mots d'esprit transforme la langue française en un jeu pétillant où les bulles des phrases qui éclatent en étincelles sont au langage ce que le champagne est aux vins de France :

« Qui dira les tourments d'un malheureux auteur
Qui dans les jours heureux pense à son éditeur
Et qui, tandis qu'on rit aux rives des fontaines,
Se fait de ce bonheur des images lointaines
Et sous prétexte de laurier
Pêche des mots dans l'encrier. » (lettre du 18 avril 1927)¹¹

Ou bien encore dans ce télégramme daté du 1^{er} avril 1928 :

« Vous exprime regrets n'être point Pau jeudi
Tâcherai pour consoler ma peine en évoquant le Gave
Et l'azur attiédi, chanter le Béarn aux nymphes de la Seine. »

Je voudrais donc conclure cette brève présentation de la vie et de l'œuvre de Tristan Derème en remarquant qu'il savait faire preuve, dans sa vie sociale, de la même « fantaisie » que dans sa poésie des années 1910 et sa prose de l'entre-deux-guerres, fantaisie qui savait s'imprégner de gravité mais sans se prendre au sérieux, ce qui est l'une des caractéristiques de l'esprit béarnais.

¹⁰ Pierre Peyrous m'a signalé que Tristan Derème n'était pas présent à la séance inaugurale et n'occupera son siège qu'en 1925. Lorsqu'il se replie en Béarn au début de la guerre, il n'assiste pas non plus à l'assemblée générale du 24 octobre 1940.

¹¹ Pierre Grimaldi cite aussi, p. 27, un télégramme daté du 1^{er} avril 1928 :

« Vous exprime regrets n'être point Pau jeudi
Tâcherai pour consoler ma peine en évoquant le Gave
Et l'azur attiédi, chanter le Béarn aux nymphes de la Seine. »

Promenade académique à Oloron, ses gloires et le silence inspiré de son cimetière

Paul Mirat

Ce 12 avril, beau comme un jour de juillet, les Académiciens de Béarn ont envahi Oloron et, délaissant le drakkar des vikings, ils lui préférèrent leur confortable et habituelle limousine climatisée.



Le rendez-vous est à 14h30 mais, très attaché à la capitale du Haut-Béarn, j'ai carrément pris une demi-journée d'avance. Il n'est que dix heures quand, à peine l'octroi franchi et suivant un vieux rituel qui m'est cher, je file dans les lacets étroits qui mènent à Sainte-Croix où je cours rendre hommage au « Prince des Poètes ». Ces lacets au cordeau aboutissent « place de l'Œuf » où tant de mes aïeux ont joué, grandi, marché, tristes ou heureux. De la place, on prend une rue toute droite, à ses risques et périls tant il est difficile d'y croiser ne serait-ce qu'une bicyclette. Le cimetière a un côté british. Au bout d'une allée engazonnée, la tombe de Jules et Pilar Supervielle, et la fameuse épitaphe gravée dans le meilleur granit d'Arudy :

-« *Ce doit être ici le relais*

Où l'âme change de chevaux ».

Deux vers extraits de l'émouvant poème *Oloron Sainte-Marie* (disponible sur youtube, déclamé par Supervielle, frissons garantis), petite ville qui fut le théâtre de son éternelle douleur. J'exprime toute ma reconnaissance à nos consœurs Hélène Charpentier et Michelle Palisses

comme bien-sûr à Jacques Le Gall, pour leurs travaux remarquables qui me l'ont fait découvrir, aimer et mieux comprendre.

Jules et Pilar reposent sur un îlot ceint de montagnes. En trente ans de fréquentation assidue, je prends quelques libertés : je leur glisse deux mots sur la carrière de leur petit-fils, le talentueux Luciano que je suis admirativement sur la toile, rêvant de le voir un jour, derrière son piano, enflammer le festival de Jazz d'Oloron !

A quelques pas de cet îlot rafraichissant, le caveau des Gaultier d'Auriac dont Charles, l'aïeul, et son fils Edouard, donnèrent tant de cracks au Béarn. A leurs côtés, l'intrépide Marie-Josèphe (1918-2003), pionnière de l'aviation sportive féminine, créatrice de l'association des Femmes Aviatrices Françaises. Elle épousera Jacques de Beauregard, le producteur de cinéma dont certains d'entre-nous se rappelaient lors de notre joyeux dîner de clôture. C'est Marie-Josèphe de Beauregard qui obtiendra, en 1973, l'admission des femmes à L'ENAC, le droit de devenir pilotes militaires et mille autres titres de gloire gravés sur les plaques immaculées qui recouvrent les trois côtés du caveau ; émouvant, édifiant exemple de piété filiale.

Avant de quitter le cimetière de Sainte-Croix, je m'arrête devant la vieille sépulture de mes aïeux, la famille Noblet, une dynastie de musiciens originaires de Lorraine, trois générations successives seront titulaires de l'orgue de la cathédrale ; le dernier, Jules (1839-1910), était le grand-père maternel de ma grand-mère Maria-Elisa, ce qui explique sans doute ma tendresse particulière pour Oloron, ma nostalgie du bonbon « Pyrénéen » d'autrefois et mon appétence pour la « rosquille ».

Après ces instants paisibles, je dévale la très jolie rue Lacabanne où ils habitaient encore à la fin du XIX^e siècle, premiers voisins des Bioy et des Mazères. Unis par le mariage, leurs descendants feront fortune en Argentine et partageront bientôt leurs vies entre Oloron, Londres, Paris et Buenos-Aires.

Fidèle à mes habitudes, je me trompe de chemin et passe par hasard devant la maison où vécut un personnage dont j'ai hâte de découvrir l'œuvre : la plaque récente indique que Enrique Gaspar y Rimbau (1842-1902) a vécu dans cette maison. « Ecrivain et diplomate espagnol, il est considéré comme un des précurseurs de la littérature de science-fiction ». Nos sorties académiques me sont toujours d'un merveilleux profit.

Je traverse le jardin public, salue le buste de Barthou, le monument au mort, la Poste rococo que j'adore, et avant d'enjamber le Gave j'enlève mon chapeau devant la jolie stèle de Jules Supervielle. Elle est pour ainsi dire au pied de l'appartement dans lequel ses parents s'éteignirent alors qu'il n'avait qu'un an. J'ai le cœur au bord des lèvres et envie de parler d'amour à Oloron, de la vouvoyer, certain qu'elle m'arme des sentiments les plus purs.

La villa Bedat, but de la promenade, athanor culturel du Haut-Béarn, tous les Béarnais et leurs voisins devraient la connaître, est un bijou. Ou plutôt un très bel écrin qui recèle bien des trésors. Le 12 avril était le dernier jour pour y découvrir l'exposition consacrée à Louis-Barthou. Le

meilleur accueil, aidant, souriant, compétent, m'attendait. L'expo est émouvante, Max au centre de tout. Sous verre, l'étonnante correspondance de nos deux « confrères » : Barthou, figure tutélaire, et Derême, le petit poète de Saint-Pé d'Oloron. Des lettres spirituelles, enlevées, respectueuses et toujours très drôles. Le sourire aux lèvres, je marche vers la cathédrale revoir ses cagots enchainés, le lion affamé, le Matamoros carapaçonné, les visages naïfs, apaisants ou grimaçants au sommet des chapiteaux. Le grand orgue, bleu et or, à peine effleuré par les reflets colorés des vitraux, resplendit dans la lumière de midi.

Face au portail de la cathédrale, la terrasse du restaurant La part des Anges me tend les bras, une découverte fort sympathique. A peine le temps d'achever le copieux café gourmand qu'il est temps de retrouver la compagnie pour la visite littéraire de la ville. La journée académique ne faisait que commencer. Des plumes plus raisonnables que la mienne vous donneront le compte-rendu précis des causeries. Hélène nous fit encore plus aimer Derême, Lassailly clair et limpide comme les gaves d'Aspe nous brossa un portrait idéal de Paul de Lagor. Quant au Barthou de Saget, le morceau était énorme, il fut très long mais très bon. Pour profiter de cette journée jusqu'à la lie, je suis rentré sous la lune au pas. Les nombreux radars qui jalonnent la route ne s'en sont pas encore remis !

Le théâtre populaire de Yan dou Sabalot

Geneviève Marsan

Aborder une œuvre littéraire écrite pour l'essentiel en béarnais, alors que la langue maternelle de celle qui prend ainsi la plume est le français (même si sa culture familiale a baigné et baigne dans ce que le Béarn "profond" populaire témoigne d'une culture orale et écrite fort originale), constitue un exercice difficile et parsemé d'embûches, que nous tentons de faire aujourd'hui, en introduction à un ensemble d'articles que nous souhaitons consacrer à cet écrivain béarnais.

La motivation de cette approche de la langue populaire reste essentiellement ethnographique et patrimoniale : en charge, pendant près de vingt ans¹², du Musée Pyrénéen à Lourdes, nous avons eu, dans la gestion du centre documentaire et à l'occasion d'expositions thématiques, à identifier et mettre en valeur divers textes en gascon, dont certains manuscrits, que nous pouvions lire et aborder.

L'acquisition d'une partie des costumes régionaux de la famille Gastellu-Etchegorry par cet établissement, ensuite, m'a rapidement amenée à la découverte des archives de théâtre de Yan dou Sabalot, celles de ses troupes (Biarnés Gauyous de Sauveterre-de-Béarn, et Tradition et Terroir de Tarbes), dont ces costumes avaient accompagné les représentations, depuis les années 1930.

Marcel Gastellu-Etchegorry¹³ m'a ainsi donné accès à la mémoire écrite et orale de son père (manuscrits, correspondances, ouvrages imprimés, disques, etc.), me permettant d'aborder un champ nouveau de réflexion : celui du théâtre populaire en langue béarnaise¹⁴.

¹² Comme conservatrice du Patrimoine, directrice de cet établissement muséal, à la bibliothèque documentaire exceptionnelle par la variété et la richesse de ses fonds, tout comme ses collections ethnographiques.

Voir à ce sujet : Marsan (Geneviève). Lourdes : Bibliothèque du Musée Pyrénéen. In Patrimoine des bibliothèques de France, vol. 7 (Aquitaine, Languedoc-Roussillon, Midi-Pyrénées). Paris : Payot, 1995. P. 122-125, 5 fig.

¹³ Artisan menuisier ; danseur et musicien traditionnel, fabricant connu de flûtes à trois trous et de tambourins à cordes. Il est notre interlocuteur privilégié pour la musique populaire, en particulier celle des Pyrénées. Nous le remercions ici pour tout ce qu'il nous a appris de la culture traditionnelle, orale et écrite, et pour la liberté de consulter et d'archiver les fonds patrimoniaux de la famille Gastellu.

¹⁴ Dès les années 1975, nous avons été attirées par les pastorales jouées en Soule basque, en particulier celles d'Etxahun-Iruri, à une époque où tous les rôles étaient encore interprétés soit par des hommes, soit plus rarement par des femmes.

Enfin ma participation à la suite du classement des archives familiales¹⁵ explique le projet d'une série d'interventions sur l'oeuvre de Sabalot¹⁶, dont ce petit article consacré au théâtre : il constitue l'occasion de rappeler la place qui fut la sienne, de 1935 à 1957, et de situer ses pièces dans ce que l'on nomme les pastorales en Gascogne¹⁷.

APERCU BIOGRAPHIQUE

Jean-Baptiste Gastellu-Etchegorry (fig. 1) naquit le 25 juin 1896 à Gestas, petit village d'une trentaine de feux à la frontière de la Soule et du Béarn voisin, en un lieu proche du bois appelé *Sabalot*, à la limite du bourg.¹⁸

¹⁵ Classement en grande partie effectué par Marie-Thérèse, fille aînée de Sabalot, bibliothécaire au Musée Pyrénéen, Lourdes. Suite faite à la demande de Marcel Gastellu. Archives données par ses soins en 1982 et 2009, à la bibliothèque municipale de Pau, pour ce qui concerne le Béarn et les Biarnés Gauyous. Celles qui documentent la Bigorre et Tradition et Terroir seront déposées aux Archives départementales des Hautes-Pyrénées.

¹⁶ Série initiée par la publication, sur le site Internet du musée d'Arudy (www.museearudy.com : chapitre Activités, paragraphe Point Lecture/Bibliothèque), du manuscrit (1981) de Marcélin de la Heüguère, frère cadet de Yan dou Sabalot, rédigé à l'occasion du décès de ce dernier et rappelant sa vie et son oeuvre.

¹⁷ Heiniger (Patricia). Noël, carnaval, quasimodo : la Gascogne et les pastorales. In *Pastel, musiques et danses traditionnelles en Midi-Pyrénées*, 1995 (octobre-novembre-décembre), n°26, p. 26-35. Dans cet article, n'est jamais abordé le théâtre en béarnais de Simin Palay et Yan dou Sabalot et leurs pièces, pourtant appelées par leurs auteurs "*pastourales*".

¹⁸ Toponyme d'origine basque, souletin.



Yan dou Sabalot (à droite) et son frère Marcélin de la Heüguère (archives Biarnés Gauyous)

Il est l'aîné d'une famille de menuisiers qui habite la maison *Sarralhet*. Son grand-père, Jean (dit *Gathülü*), originaire de Domezain, autre village de la basse Soule, marié à une Béarnaise¹⁹ s'était installé comme meunier à Gestas ; le fils, Joseph (dit *Gatchule*), qui est menuisier, métier qu'il a appris à la fabrique de Gestas, s'est installé à Sauveterre-de-Béarn après son veuvage²⁰ et s'est remarié en 1902.

A cet ancrage généalogique, s'ajoute un élément singulier : leur foyer est riche d'une tradition familiale de conteurs-musiciens, depuis le début du 18ème siècle.²¹

¹⁹ Catherine Mirassou, de Charitte-de-Bas, dite Kattalin de Gatchule. Elle ne savait ni lire ni écrire, mais parlait 3 langues : le basque, le français et le béarnais, sa langue maternelle. Elle transmet cette dernière, qui prévalait à Gestas, village frontière avec le Béarn, à son fils Joseph, mettant fin à la transmission de la langue basque dans la famille Gastellu Etchegorry

²⁰ Il avait eu 3 enfants de Marie-Thérèse Miremont : Jean-Baptiste, né en 1896 ; Marcelin, en 1898 et Adrien, en 1901, décédé la même année.

²¹ Dont un joueur de flûte à trois trous et tambourin à cordes qui se produisit devant Napoléon III à l'occasion d'un voyage de l'empereur, d'après la mémoire familiale et l'article de Florentin Vogel (*Note sur la danse dans la région de Saint-Palais*, in *Bulletin du Musée basque*, 1927, n° 3-4, p. 37-41) relatant cet épisode.

VILLE DE MORLAAS

DIMANCHE 25 AVRIL 1937

A 15 HEURES

LA TROUPE ARTISTIQUE
"LOUS BIARNÉS GAUYOUS"
de Sauveterre-de-Béarn

donnera une 2^{me} Séance Récréative et présentera

MARIETE L'AUSEROTE

Pastorale en 4 actes de Yan dou Sabalot

EN INTERMÈDES :

YAN dou SABALOT

M^{lle} M. T. GASTELLU

Auteur de Mariete

M. H. TROUILH

M^{me} H. DACHARY

MENOTTI

du Palais Royal

M. J. B. LALANNE

M^{me} M. LOUSTEAU

YAN GUICHOT

Félibre Béarnais

M. E. CABANNE

Professeur de chant

A 19 heures, sous la Halle :

APÉRITIF-CONCERT et BAL PUBLIC

Chœurs Béarnais et Danses Anciennes

PRIX : 1 FRANC

Mariète l'Aüserote. programme du 27 avril 1937, recto.

Jean-Baptiste fréquente l'école laïque de Sauveterre où, malgré la législation en vigueur son instituteur, Monsieur Sauré, lui apprend la grammaire et l'histoire béarnaises. A 12 ans, après le Certificat d'études et un an de Cours complémentaire, il entre comme apprenti menuisier dans l'atelier paternel.

Peu avant la première guerre mondiale, encouragé par son ancien instituteur, il participe aux Jeux floraux de l'Escole Gastou Febus et écrit ses premiers contes rimés, "La mour dou souldat" et "Damourat aü païs", en prélude à une vie culturelle dont nous parlerons plus loin.

En 1914, il s'engage à l'âge de 18 ans dans le Deuxième Génie et part à Montpellier puis très rapidement pour le front, participe à la bataille de Verdun. Pendant la guerre, il écrit à sa fiancée Jeanne REILHÉ des lettres et des poèmes en béarnais. Vers la fin du conflit, il demande à entrer dans l'aviation, est envoyé à Longwy-les-Dijon, puis à Istres où il obtiendra le brevet de pilote.

A la démobilisation, il revient à Sauveterre et épouse en 1920 son amie d'enfance. Le jeune couple s'installe à Arcachon pour une dizaine d'années, lui comme menuisier, elle comme couturière.²²

Ils séjourneront ensuite quelque temps à Audaux, au château du lieu, propriété de James M. Willcox, d'abord pour assurer la restauration des boiseries de ce grand bâtiment, ensuite comme agents de maîtrise à l'usine-scierie du "Bois des Pyrénées" qu'y possède celui-ci, et, à la faillite de ce dernier, peu après 1932 (conséquence de la crise mondiale de 1929), ils reviennent à Sauveterre.

L'entrée en guerre voit notre homme partir à Tarbes en 1939, à l'usine Hispano, pour une nouvelle mobilisation. L'armistice l'amène à choisir de rester sur place, d'y faire venir sa famille, dès 1940, et d'y ouvrir un nouvel atelier de menuiserie, où son fils Marcel lui succèdera.

Il demeurera dans la capitale bigourdane jusqu'à sa mort, le 28 mai 1981, après avoir vu s'éteindre la plupart de ses proches : sa fille Marie-Thérèse en 1973, sa cadette Madeleine en mars 1979, et en octobre de la même année sa femme Jeanne, soutien discret, attentif et indéfectible de son aventure culturelle²³, dernier deuil

²² Ils auront trois enfants : Marie-Thérèse (1921-1973), Madeleine (1926-1979) et Marcel, né en 1932 à Audaux.

²³ *...Qu'ès éstade t'a you l'aray, la téndre amique,
La coumpagne ségure, é la résou d'ésta,
Dous trébuks malurous, qu'as adoucít l'aprigue,
Dous diyés dé bounur, qu'é m'as sabut yumpa...*

Elle assurera, avec sa fille Marie-Thérèse, les principaux rôles féminins des pièces de Sabalot, ainsi que la collecte de nombreux costumes traditionnels béarnais et bigourdans, avec la confection exemplaire de copies à l'identique. Sabalot ne manquait pas de lui soumettre chacune de ses compositions, sollicitait son avis et en tenait compte.

qui inspirera l'un de ses plus beaux poèmes. Il repose en terre souletine, au caveau familial de Gestas.

UN ÉCRIVAIN BÉARNAIS DE TRADITION ORALE

Pour comprendre le monde de Yan dou Sabalot, il faut se rappeler quelle était encore la place des langues autochtones dites régionales dans la France du début du 20ème siècle, jusqu'à l'immédiat après-guerre des années 1950.

Dans les Pyrénées atlantiques, basque et béarnais constituaient le fond sonore de bien des villages et petites villes, avec leurs divers métiers et l'animation de leurs marchés, ruraux et urbains. Avant 1940, il n'était pas rare de rencontrer, ici ou là, des personnes pratiquant oralement les 2 langues et le français, en raison des mariages "mixtes" de proximité ou suscités par la nécessité dans les familles nombreuses, des cadets et cadettes d'aller se "placer" en dehors des limites du petit pays d'origine.²⁴

Jean-Baptiste Gastellu a donc "baigné" dans sa langue maternelle, le béarnais, avec les particularismes propres à la région de Sauveterre²⁵ comme autant d' "accents" contenus dans la plupart des vallées et villages : Ossau, Aspe et Barétous en sont encore, pour les linguistes, des exemples intéressants.

Ses prédécesseurs, dont il connaissait le verbe et l'originalité, tels Al Cartero, Simin Palay, Yan Guichot²⁶ et bien d'autres, avaient avant lui montré un goût à saisir (et à utiliser dans leurs ouvrages divers) les facettes de personnages haut en couleurs, pittoresques, leurs facéties dans les communautés rurales, terreau de leur inspiration. Nul doute qu'il en a retenu la leçon : une mémoire orale exceptionnelle et le goût des lectures ont façonné sa personnalité littéraire.

L'année 1935 est celle de sa première pièce, **Mariéte l'Ausérote** (fig.2-3), qui est jouée par la troupe qui est fondée par lui à cette occasion à Sauveterre, "Lous Biarnés gauyous".

De cette époque date aussi son attachement au mouvement félibréen animé en Béarn par Simin Palay et l'Escole Gastou Febus.

²⁴ Notre propre exemple familial, nous rattachant notamment à une souche navarraise, bascohone.

²⁵ Il pouvait donner, de mémoire, toutes les répliques du *Franciman, pastourale* de 1921, de Simin Palay.

²⁶ Il lui arrivait fréquemment de noter, sur un coin de mur ou de planches à l'atelier, des vers ou des fragments d'expressions rimées, tout en travaillant et en chantant. Mais il aimait par-dessus tout l'estrade du conteur, où s'exprimaient son humour, sa verve et sa finesse, jusqu'à la fin de sa vie, comme en témoignent une fidélité sans faille aux premiers festivals de Siros, et les enregistrements que ses amis purent effectuer, qui conservent ainsi l'écho de sa voix et de son ironie inimitables.

Programme de la Matinée Récréative

DANS LE HALL DES ÉTABLISSEMENTS MENJUCQ FRÈRES

à 15 heures : 2^{me} Représentation de

MARIÈTE L'AUSEROTE

DE YAN DOU SABALOT

RÉGISSSEUR DE SCÈNE : DACHARY

PREMIÈRE PARTIE

Ouverture de Mariete
PROLOGUE

1^{er} acte : **L'Amou que piule**

Mariete - La Mey - Lou pey
Yan de l'Estanguet - Bernat et Yunie de Banère

MENOTTI

du Palais Royal
dans son répertoire comique

LA CROUTS DE LA BIRADE

Poème béarnais du Félibre Yan Guichot
couronné aux Jeux Floraux de Lectoure

2^e acte : **Lous Adius**

Mariete - Yan de l'Estanguet - Yunie de Banère
Lou caldet de Banère - Bernat et Farou, son chien

M^{me} M. T. GASTELLU - M. H. TROUILH
SOUBTES ACOURDALHES
duo béarnais de Yan Guichot

LA PURGUE DE YANTINOÛ
Fantaisie béarnaise, par l'auteur, Yan dou Sabalot

DISTRIBUTION

Mariete	M ^{me} M. T. GASTELLU
La Mey	M ^{me} JANE GASTELLU
Yunie de Banère ..	M ^{me} DACHARY
Lou Pey	M. ROSPIDE
Yan de l'Estanguet ..	M. TROUILH
Bernat	M. SABALOT
Caldet de Banère ..	M. BORD
Poney Garot	M. FEUGAS
L'Officié	M. BIDOÛZE

4 peluts :

MM. LALANNE - GASTELLU
CABANNE - POUYO

Lou Parisien MENOTTI, du Palais Royal
Lou factar M. GASTELLU

Danseuses

Béarnaises		Ossaloises	
M ^{mes} GASTELLU	BARTHE	M ^{mes} LOUSTEAU	M. LOUSTEAU
J. GASTELLU	MM. LEBEAU	M. GASTELLU	MM. FEUGAS
BIGNÉ		ROSPIDE	

DEUXIÈME PARTIE

3^e acte : **A la guerre**

Seryan Pouey-Garot - Lou Parisien
Lou Cousiné - Lou Planlou
L'Officié - Lous Peluts

MENOTTI

dans son répertoire

GUICHOT

dans ses œuvres béarnaises

M^{me} DACHARY - M. LALANNE

N'AD AS PAS JAMEY SABUT
duo comique de Yan Guichot

4^e acte : **La Nouce Biarnése**

Par tous les acteurs

CHŒUR FINAL
CANTEM FÉLIBRES
DE YAN GUICHOT
Chant de l'École Gastou Fébus

INDEPENDANT-PAU

Mariète l'Aüserote. - Détails de la représentation.



Mariète l'Aüserote. A Morlaas, 1937, carte postale, cl. Jové (on remarquera, à gauche, Yan Guichot en train de déclamer)

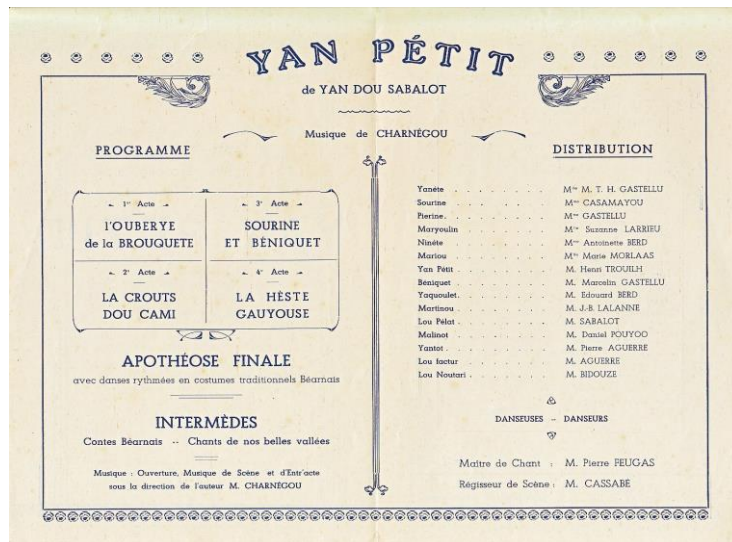


Mariéte l'Aüserote, Bagnères-de-Bigorre, 20 mai 1951, final du 1er acte (cl. Alix).
Troupe Tradition et Terroir. De gauche à droite : La may (Jeanne Reilhé-Gastellu),
Bernat (Yan dou Sabalot), Yan (Robert de Marestin), Mariéte (Marie Thérèse
Gastellu-Sabalot) et Lou pay (Yan de Marestin)

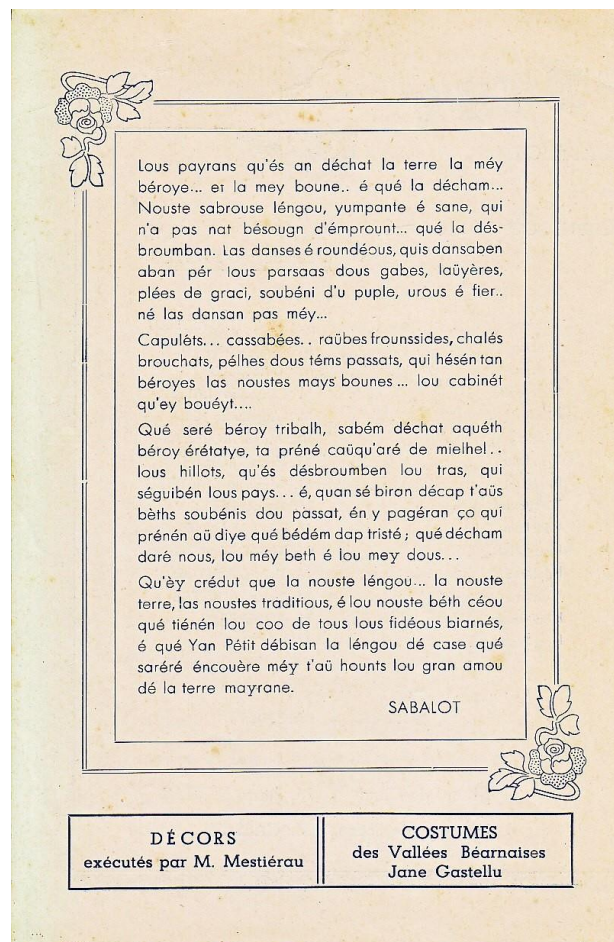
Famille et amis du village feront de ce groupe, appelé pour des représentations nombreuses en Béarn, Gers et Landes, un moteur d'une diffusion de la culture béarnaise d'origine populaire.

En 1937, est créé **Yan Petit** (fig. 4-5), deuxième "pastorale", avec une distribution comparable à la précédente.

Si le conte rimé reste son mode d'expression favori, naturel, l'écriture, la mise en scène et les représentations d'une pièce de théâtre constitueront des moments privilégiés, festifs, qui vont articuler sa vie intellectuelle.



Yan Pétit. Programme de la représentation. Pau : (Impr. marrimpouey Jeune), s.d.



Yan Pétit, ibidem. Verso explicatif en béarnais

Pendant la guerre de 1939-1945, il va écrire de petites pièces pour les enfants et les jeunes, et en français une série de poèmes de circonstance, "La France meurtrie", marqué comme pouvait l'être un homme de sa génération par deux conflits mondiaux meurtriers.

Depuis Tarbes, il fait naître en 1948 un nouveau groupe, Tradition et terroir, "groupement d'art félibréen", avec les Béarnais vivant dans cette cité et son agglomération auxquels se joindront des Gascons de Bigorre. Cette société a pour objet de maintenir la langue ancestrale "par le théâtre pastoral" et à représenter les traditions vivantes telles que la danse et les costumes.²⁷ En témoigneront une participation annuelle à toutes les félibrées de la Maintenance et aux fêtes de la Sente-Estelle nationale, qui la rendront populaire dans le monde félibréen.

Dès 1946, deux nouvelles pièces sont montées sur les tréteaux : **Lou marcat negre** et **Lous très galans dé la Moulière**, suivis d'un petit ouvrage en un acte, **Lou coucuth qu'a cantat**.

Yan Petit est alors modifié et repris, pour être joué par les deux troupes, sous le titre de **Lou Caminayre**.

En 1951, la municipalité de Tarbes demande à Sabalot d'organiser un spectacle où participeront toutes les sociétés artistiques de la ville lors de la venue du président Vincent Auriol, à l'occasion des fêtes du centenaire de la naissance de Foch. Il écrit alors une revue en français de 9 tableaux, **Tarbes en goguette**, créée sous la Halle Marcadieu.²⁸

En 1957, l'odyssée du pétrole et du gaz à Lacq lui inspire Pétrolac, qui ne sera jamais joué.

Il reprend, en 1980, l'écriture d'un roman commencé en 1937, **Margalide la hilhe dou praube**.

Son manuscrit béarnais est déposé, pour publication, conjointement à Per Noste qui le publiera en 1981 (en écriture dite normalisée), et à l'Escole Gastou Febus, dont l'édition ne verra pas le jour.

C'est à la même époque qu'il rassemble pour la publication une série de contes écrits antérieurement, sous le titre **Lou tisou de Nadaü**.

L'année suivante, il s'attelle à ses mémoires, **L'arrode dous ans**, qu'il terminera avant de s'éteindre, sans avoir vu la sortie de son unique roman, Margalide.

²⁷ Fut créée ainsi une section de danses. Source : note dactylographiée de Marie-Thérèse Gastellu, 1956. C'est cette dernière, et son frère Marcel, qui rassemblèrent la documentation parue dans leur disque " Danses populaires de Béarn-Bigorre", édition du Junqué, Jurançon ; Marcel avait plus particulièrement en charge la recherche, la préparation et l'exécution de morceaux musicaux.

²⁸ Yan dou Sabalot appréciait l'opérette en français, et sa mémoire retenait bons nombre d'airs qu'il chantonnait en travaillant le bois (témoignages divers).

THÉÂTRE POPULAIRE OU PASTORALE ?

Quelles soient écrites à Sauveterre ou à Tarbes, à différents moments de sa vie, les pièces de Yan dou Sabalot possèdent toutes, malgré leurs "formats" variables (un, deux, trois ou quatre actes ; cf. annexe) des caractères originaux qui font d'elles un ensemble unique, où l'on retrouve, tout au long des dialogues et dans la mise en scène des situations, la verve et le talent du conteur.

Mariéte l'Aüsérote, donnée pour la première fois à Pâques, le 13 avril 1935 (le choix du jour paraît en lui-même symbolique), renferme déjà tous les éléments de ce que Sabalot écrira par la suite : dialogues écrits en alexandrins (influence de la culture française), dans une langue naturellement rimée que manie avec aisance l'auteur, à la manière du bertsolari, improvisateur basque tant prisé par nos voisins euskariens²⁹, existence de chants et de danses (fig. 6) ponctuant telle partie de la représentation, personnages très "typés" autour desquels s'articule l'action.

Cante dous Aussalés

YAN PETIT acte IV 5^o chant

Yan dous Sabalot (1896-1981)

Moderato

Ah be'n soun dounchar man tés las gou ya tes d'Aù saù
en goar dan la a ou lïes que dan sen per la haùt
que dan sen per la haùt dap lous bé roys ca pu lets rouys
que dan sen per la haùt lous ca pu lets d'Aù saù

Cante dous Aussalés, 5ème chant de l'acte IV de Yan Petit (archives familiales)

²⁹ Curieusement, Sabalot n'a jamais fréquenté les pastorales ou les mascarades souletines. S'il a fait, par l'intermédiaire de son fils, la connaissance d'Etxahun-Iruri, ce fut à la fin de sa vie, et cette méconnaissance reste pour nous un facteur d'étonnement, quand on sait la *proximité culturelle* de ces deux représentants de la tradition orale, qui ont développé un talent de conteur et d'écriture, tant de poèmes que de chansons, de pièces théâtrales destinées à un public enraciné, par sa langue, ses métiers, sa pratique festive, dans la région des Pyrénées occidentales.

L'intrigue de la pièce est celle des amours (L'Amou qué pioule) de deux jeunes gens, contrariés par le départ (Lous Adius) de Yan à la Guerre de 14-18 (La Guerre. Cette guerre vécue par l'auteur, avec ses horreurs et ses massacres³⁰, révèle le courage et la fraternité des hommes dans les tranchées, et le retour au foyer exprime la joie des retrouvailles, conclue par le mariage béarnais, dans son esprit populaire et sa tradition (La Nouce Biarnése).

Yan Pétit, repris plus tard dans Lou Caminayre, raconte la vie d'un chemineau, parti loin de chez lui et qui revient, après bien des vicissitudes, au pays natal : l'évocation de cette émigration, proche ou lointaine, rappelle ce qui fut le lot de bien des cadets sans fortune, avec, en miroir, le bonheur d'un jeune couple qui vit là où sont ses racines, dans ce Béarn chanté par le poète :

O terre dou Biarn, béroye nèüricère,
Yumpadère dous gabes, riche d'aquéth arrous,
Baylade dou sourélh, qu'ès tu ma méy laüyère
Aprigue dous payrans, é brès dé las amous.
Qué tourne lou praübot qui t'abè rénégade
E hoéyut lou tou cèü tan cèrqua ù méy blu,
Qué tourne én carrusan t'aü soü qui l'a bis bade,
T'ay cluquéya lous célhs, é ta-s mouri dap tu.
Dé milhoc é roumén hè rousséya la plane,
Hè picha dé bou bï dous térrès calhabuts,
Goarde lous tous hilhots boune terre mayrane,
Hèn laürayres hardits é biarnés couraluts.
Batlèu qué baü mouri, lou hach dou téms qu'ém pése,
Quan l'ore sounéra qué partirèy urous,
E qu'ém héras flouri, boune tasque biarnése,
Sus lou méy terrèrot, la-s toues bères flous...

D'une autre veine³¹ se révèlent les pièces écrites à Tarbes : **Lou marcat negre**, tableaux sur les petits trafics de la guerre de 1939-1945, fustigent les travers d'une population livrée aux tentations du marché noir en période de disette³², **Lous trés**

³⁰ Tirade de Pouey-Garot, mis plus tard en musique par "Lous de Nadaü" ; *Nous auts què-m lous pèts, lous qui, carcats de terre / E marchéram toutém chens coumpréne perqué / Nous qui-s hésém tua... nous qui hésém la guerre / Nous qui cara que tiénim aqeste bouridé...*

³¹ Il convient de mentionner *La balise dou poujou*, écrite avant 1940 pour les enfants des écoles primaires, que la guerre fit tomber dans l'oubli, et *Lou coucuth qu'a cantat*, courte pièce en un acte, plus conte que *pastourale*.

³² Comme le fera, dans un autre genre, le film de Claude Autant-Lara, en 1956, avec "La traversée de Paris".

galans de la moulière qui rappelle les vertus du travail et de l'honnêteté pour gagner le coeur d'une belle, face à des rivaux peu scrupuleux, et enfin **Pétrolac**, mise en scène de l'aventure des paysans de la région de Lacq, obligés de vendre leurs terres agricoles pour permettre le développement (organisé par l'Etat) du "Texas béarnais".

S'il respecte et illustre par les thèmes de ses compositions la règle classique de la "vraisemblance" (ce sont des scènes de la vie de tous les jours qui se déroulent sous les yeux des spectateurs), on cherchera vainement dans ces dernières une règle des trois unités (de temps, lieu et action). Que dire aussi de la règle de "bienséance", qui interdit, sauf exception, des épisodes pouvant choquer le public par leur violence ou les allusions à une intimité physique des personnages ? Rien de tel chez notre auteur.

Il aborde dans ces écrits, à sa manière et avec sa graphie³³ ce que dut affronter, de l'entre-deux-guerres aux années 1960, le "petit peuple" des paysans et artisans béarnais du piémont et de la plaine : une vie souvent matériellement difficile, où les fêtes rompaient avec leurs cérémonies, leurs chants et leurs danses, pour un court moment, la dureté des jours, et les changements d'un développement technique et industriel qui allaient, dans un avenir proche, bouleverser ce monde traditionnel plein de vie.

Pour la mise en scène à ses débuts, il fit appel à un artiste parisien (du Palais Royal) venu s'installer à Sauveterre, en fin de carrière, Menotti, qui figurera d'ailleurs dans les premiers programmes des Biarnés Gauyous ; les ateliers successifs de menuiserie permettront la fabrication des décors, avec le concours de son frère Marcelin et d'amis peintres, à Sauveterre, et de Marcel Heuga (fig. 7) à Tarbes.

Cette aventure collective, menée en terre béarnaise puis bigourdane, où chacun tient sa place, mais où Sabalot reste le maître d'oeuvres, ne peut s'expliquer que par le charisme du personnage, son talent d'organisateur et de faiseur de vers, comme a pu l'être, en Soule, Etxehun-Iruri, le koblakari.

Au terme de cette présentation, nous souhaitons insister sur le fait que Yan dou Sabalot, comme d'autres avant lui (Jean-Henri de Fondeville, avec *La pastourale deu paysaa* et *La nabère pastourale*, dès le 17^{ème} siècle), a fait le choix de nommer "pastorale" ses pièces de théâtre populaire.

³³ Bien qu'appartenant au Félibrige, il revendiqua toujours une certaine liberté, celle d'un conteur populaire maître de l'oralité, et non d'une écriture plus académique, avec la volonté d'être accessible au plus grand nombre...Un échange de courrier amical avec Roger Lapassade (qui tentait de proposer quelques... "corrections" à son texte de *Margalide*) en fait foi.



Maquette pour un décor de fond de scène, gouache de Marcel Heuga, Tarbes (Archives Tradition et Terroir)

Il ne s'inscrit pourtant pas dans le genre "classique" défini par différents commentateurs : pastorales de Noël (issues des mystères médiévaux encouragés et soutenus par l'Eglise) - tragédies en langue française faisant appel à des personnages bibliques ou historiques, et jouées par des acteurs du peuple, paysans ou bergers - pastorales du jour de Pâques, ou du jour de Pasquouettes, au dimanche suivant de Quasimodo - ou enfin celles que Georges Hérelle a relevées pour le théâtre rural : sujets bibliques, hagiographiques, légendes et histoire, enfin sujets du théâtre classique français³⁴.

Il reste proche, dans son essence et son esprit, de la pastorale souletine³⁵ : la langue béarnaise est soigneusement rythmée, grâce à une versification en pieds réguliers, déclamée par les habitants d'un village ou d'une vallée, il utilise des danses et des chants, traditionnels ou créés en s'inspirant parfois de la variété et de l'opérette française ; il affiche enfin une volonté de pratiquer et de magnifier le parler patrimonial, vecteur de cette culture de tradition orale, à l'occasion de ces moments festifs privilégiés autour d'un empouèn.

Pour ces raisons multiples, nous proposons d'inclure désormais ce type de pastorales en langue béarnaise dans le genre général des pastorales, en passerelle

³⁴ Hérelle (Georges). Les sources des pastorales. In *Gure Herria*, 1922.

La représentation des pastorales à sujets tragiques. Paris : Champion, 1923.

Le répertoire du théâtre tragique, catalogue analytique. Bayonne : (Impr. du Courrier), 1928 (Etudes sur le théâtre basque).

Les théâtres ruraux en France depuis le XIV^{ème} siècle jusqu'à nos jours. In *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, 1930.

³⁵ Voir *La pastorale : Théâtre populaire basque en Soule*. Bayonne : Lauburu, 1987.

Et plus récemment l'ouvrage d'Aguergaray (Arnaud) : Cent ans de pastorales en Soule et dans les Pyrénées, 1901-2000. Ciboure : Association Jakintza, 2008 (Documents).

originale entre le monde de la tradition et celui de l'époque contemporaine, comme le fut, avec sa personnalité, Yan dou Sabalot.

Remerciements : à Marcel Gastellu Etchegorry, son fils, pour l'accès aux archives de sa famille, à sa bibliothèque et à celle de son père, pour son témoignage personnel qui a éclairé maints aspects de l'oeuvre et de la personnalité de Sabalot. A la bibliothèque municipale de Pau (fonds Manuscrits) et à l'actuelle Usine des tramways (fonds patrimoniaux de la nouvelle médiathèque de l'agglomération de Pau, dont ceux de l'ancien établissement de la place paloise Paul Lafond).

Annexe : Principaux écrits

PASTOURALES

MARIÉTE L'AUSEROTE, pastorale dramatique en 4 hèytes en bèrs, séguide per la musique, las danses e l'ésplic dous béstissis.. Orthez : (Impr. Moulia, 1937)

YAN PETIT, quate hèytes, rimat (manuscrit)

LA BALISE DOU POUPOU, ue hèyte, rimat (manuscrit).

LOU CAMINAYRE (Yan Petit), cinq hèytes, rimat (manuscrit).

LOU COUCUTH QU'A CANTAT, ue hèyte, rimat (manuscrit).

LOU MARCAT NÈGRE, dues hèytes, rimat (manuscrit).

LOUS TRES GALANTS DE LA MOULIÈRE, très hèytes, rimat (manuscrit).

PÉTROLAC, très hèytes, rimat (manuscrit).

AUTRES TEXTES

AU GUSMÈTH DOU TÈMS, Saubatère én 1903 (manuscrit).

HÈNS LOUS GRANS CLOTS DE HANGUE ,de la guerre, rimat (manuscrit).

L'ARRODE DOUS TEMS (manuscrit)

LA MOUR DOU SOULDAT, counde biarnés rimat (manuscrit).

LA PURGUE DE YANTILLOU, coune biarnés rimat (manuscrit).

LOU TISOU DE NADAÛ, Coundes biarnés rimats dé l'aribère dou Gabe. Tarbes : s.ed. , s.d., vers 1980.

MARGALIDE, LA HILHA DEU PRAUBE, roman. Orthez : Per Noste, 1982.

LA RÉBISTE DE LA CALVACADE, pèce rimade (manuscrit).

EN FRANÇAIS

BUREAU N°3, 1 acte en vers (manuscrit).

LA FRANCE MEURTRIE, Poèmes clandestins. Orthez : (Impr. Moulia), s.d., vers 1946.

LE FOIRAIL BOUGE, 1 acte en vers (manuscrit).

TARBES EN GOGUETTE, revue, 9 actes en vers (manuscrit).

LES VEILLÉES DU BÉARN, contes (manuscrit)

« Les quatre grands enjeux des élections européennes »

Thierry Moulouquet

En Juin prochain, les élections européennes vont se dérouler dans un contexte particulièrement tendu : la guerre en Ukraine, les perspectives incertaines de l'élection présidentielle aux Etats Unis, la recherche d'un accord de paix durable entre Israël et les palestiniens, la montée des populismes , les nouvelles ruptures technologiques associées à l'intelligence artificielle ...autant de sujets qui conduisent à se tourner vers l'Europe tant il est clair que c'est par un progrès dans la coopération entre pays européens que l'on pourra trouver des réponses adaptées . Le Royaume Uni fait l'expérience de tous les dégâts entraînés par le Brexit et le choix de s'isoler plutôt que de s'engager plus avant sur la voie de la coopération européenne . A l'approche de ces élections , en espérant qu'elles verront une participation plus importante que par le passé compte tenu précisément des défis posés à l'Europe, il apparait que quatre grands enjeux devraient dominer les débats et déterminer la réponse des électeurs : l'indépendance économique de l'Europe , la construction d'un développement durable face à l'urgence climatique, la gestion des flux migratoires, l'élargissement de l'Union Européenne .

1. L'indépendance économique de l'Europe

Face à la concurrence américaine et chinoise, l'attente des européens est que l'Europe s'affirme comme une puissance économique de même potentiel et organise sur son territoire les moyens de son autonomie dans le cadre d'une organisation mondiale du commerce où elle puisse tirer complètement parti de sa force exportatrice . Cette approche concerne aussi bien l'industrie, les nouvelles technologies, l'énergie que l'agriculture . Sur ce dernier point, les manifestations agricoles en Europe ont montré la ligne de crête sur laquelle nous devons cheminer : préserver les conditions d'une compétition équitable pour nos agriculteurs sans pour autant se fermer les marchés extérieurs . Face aux grands programmes de soutien à l'industrie lancés aux Etats Unis (IRA) et en Chine, l'Europe doit trouver les moyens d'être plus rapide dans la décision et plus efficace dans la mise en œuvre . Ce sera l'une des grandes questions posées à la future Commission : la gouvernance européenne est trop complexe et trop bureaucratique, ce qui affaiblit à l'évidence notre capacité de prise d'initiative . Dans le même champ de réflexion, la mobilisation de moyens de financement supplémentaires est une étape incontournable . A la sortie du COVID, à l'initiative de la France, un premier emprunt européen a pu être lancé pour contribuer à la relance des économies européennes . Malgré les réticences de certains pays, il

faudra bien utiliser plus largement cette capacité européenne de financement. Le retour de cet endettement, c'est une Europe mieux capable de tirer tout le parti de ces avantages compétitifs : qualité de ses infrastructures, niveau d'éducation et de recherche, force de ses champions mondiaux (aéronautique, énergie, pharmacie, transports ferroviaires, automobile, luxe, agro alimentaire, gestion de l'eau ...).

2. La construction d'un développement durable face à l'urgence climatique.

Aborder cette question entraîne parfois à des discussions sans nuance : par exemple, la solution serait de s'engager dans la décroissance . Face à la complexité, ce type de réponse ne fait pas avancer vers des solutions acceptables pour la grande majorité des européens . En premier lieu, il est clair que ce type de réponse serait parfaitement contradictoire avec le traitement du premier enjeu et l'impératif du renforcement économique de l'Europe . En second lieu, toutes les études montrent que le cout de la transition énergétique dans laquelle nous sommes engagés (développement des énergies alternatives, relance du nucléaire, renforcement des réseaux de transport de l'électricité, adaptation de l'habitat ...) se chiffre en plusieurs centaines de milliards d'euros . Comment le financer sans croissance ? En troisième lieu, il est certain que les plus directement touchés par l'entrée dans une politique de décroissance seraient les plus défavorisés au regard de l'impact de celle-ci sur les revenus et l'emploi . Enfin , ce serait s'isoler du reste du monde : comment évoquer le thème de la décroissance en Afrique par exemple alors même que les besoins fondamentaux n'y sont pas couverts et que le continent doit gérer l'accroissement embarqué de sa population ? Ce que l'on peut attendre de l'Europe dans ce domaine, ce serait qu'elle soit la pionnière d'un équilibre entre le lancement des grands chantiers de la transition énergétique et la multitude des micro initiatives (entreprises, associations, collectivités locales) qui font la richesse de l'Europe. Cette approche Mic-Mac est une voie d'avenir.

3. La gestion des flux migratoires.

La situation du monde et le réchauffement climatique vont se traduire de manière certaine par une augmentation des flux migratoires et l'Europe est en première ligne . Bâtir une forteresse est à l'évidence illusoire . La géographie ne s'y prête pas et c'est l'inverse de l'histoire de l'Europe et de sa culture . La capacité d'intégration que l'Europe a montré dans le passé est l'une de ses grandes forces et doit inspirer dans la recherche de solutions . Mais si l'inquiétude est grande en Europe sur ce plan, et qu'elle nourrit les mouvements populistes, c'est que la perspective quasi certaine est que les flux pourraient s'accroître fortement et rapidement, alors même que l'impression d'avoir atteint un seuil de saturation est ressentie dans plusieurs parties de l'Europe et par nombre de nos concitoyens. Cette situation demande qu'une réponse européenne soit donnée et ce sera certainement l'une des

grandes questions posée lors de cette élection . Aucune solution toute faite n'est à portée et on ne peut compter que sur une approche pragmatique et flexible pour s'adapter au mieux aux circonstances . Une idée constructive , me semble t il, qui a fonctionné un temps aux Etats Unis est la détermination de quotas d'entrées par profession afin d'ajuster au mieux ces entrées à la capacité réelle d'accueil des pays européens en associant une entrée avec un emploi . La mise en œuvre est naturellement complexe et passe par un effort très important de coopération européenne pour parvenir à fixer ces quotas. Au-delà de ceux-ci , les entrées ne seraient pas admises, exception faite naturellement de l'exercice du droit d'asile dans son interprétation d'origine.

4 . L'élargissement de l'Union Européenne.

La guerre en Ukraine a changé la donne et a rendu cet élargissement nécessaire . Ce serait à la fois un acte politique fort vis-à-vis de la Russie et un acte de solidarité qui s'impose vis-à-vis des ukrainiens, maintenant en première ligne de la défense de l'Europe, et qui devront être soutenus pour la reconstruction de leur pays . Mais l'Ukraine n'est pas seule en cause : sont candidats la Moldavie , la Géorgie, la Macédoine , le Monténégro, la Serbie, l'Albanie, la Bosnie Herzégovine ! On peut imaginer que l'Ukraine (et la Moldavie ?) soit traité comme un cas particulier au regard de l'urgence et du signal donné , ce processus d'élargissement conduit à s'interroger sur le fonctionnement de l'Union Européenne et sa gouvernance . Dès à présent, il apparait clairement que la Commission Européenne est beaucoup trop nombreuse pour opérer efficacement. Au-delà, il est vraisemblablement nécessaire d'en revenir à l'idée d'une Europe en plusieurs cercles en allant du plus au moins fédérateur. Il est logique d'attendre de ces élections un éclairage sur les scénarios futurs compatibles avec les élargissements en vue

Ainsi ces élections devraient nourrir un grand débat sur des sujets essentiels pour l'avenir des Européens. Espérons que celui-ci réponde à cette attente et qu'il conduise un grand nombre d'électeurs à se rendre aux urnes.

Une figure que j'aimais

Marc Ollivier



Sauriez-vous reconnaître ces amis du rugby du Sud-Ouest ?

Il est des disparitions qui nous touchent profondément ; on ne sait trop pourquoi ; sans doute parce que ces êtres, sans nous être proches, entraînent avec eux un monde auquel, pour quelques temps, nous survivons.

La mort d'André Boniface est, pour moi, de celles-là. Le jeune montois que j'étais fréquentait le magasin qu'en ville tenait son épouse, où il prenait toute sa part ; attentif et discret, il vous tutoyait, mais là s'arrêtait la familiarité. On s'y équipait en maillots, flottants, chaussures à crampons ; mais aussi en matériel pour la vie en plein air, qui chez moi entretenait des rêves fiévreux de bivouacs, et un flux de dépenses quelque peu inconsidérées.

André Boniface était alors, selon un terme d'époque, une « vedette », mais une vedette modeste. Il faut dire que c'était une époque de modestie. L'équipe montoise, jouant à domicile, recevait au stade Jean-Loustau. Les tribunes étaient en bois et, en majeure partie, découvertes. Les enfants les plus passionnés étaient autorisés à suivre le match derrière les poteaux, adossés aux panneaux publicitaires ; ce qui des équipes donnait une vue très particulière, bornée par les lignes arrières, vues de dos. Je me souviens parfaitement du dossard 15, celui de Francis Darroze – le petit-fils de son grand-père et le père d'Hélène -,

et, guère plus lointains, ceux des trois-quarts d'alors, le 11 de Christian Darrouy, les 12 et 13 d'André et Guy Boniface. Placés où nous étions, nous vivions intensément le match ; aussi intensément que l'*aficionado* qui suit la corrida depuis une place de *barrera*. Le bruit, cuir contre cuir, des coups de pied de dégagement de l'arrière, les consignes échangées entre joueurs, le flux et le reflux des deux équipes ; au bord de la pelouse nous étions - presque - au cœur de l'action. La courte mi-temps où, sur le terrain, les joueurs partageaient les citrons symbolisait un rugby de simplicité et de frugalité. Qualificatifs qui valaient pour les mœurs, pas pour le jeu.

Ce rugby était fort différent de celui d'aujourd'hui, où la vigueur de l'affrontement physique prend le pas sur l'intelligence tactique. Ce rugby, André Boniface l'a incarné au plus haut point. Sa manière, c'était plutôt la subtilité du cadrage-débordement que le défi du choc frontal. « *Pendant vingt ans il déambula dans les défenses de tous les clubs* » nous dit l'hommage signé de la Ligne Nationale ; oui, grâce à une finesse tactique, une sûreté du coup d'œil, une précision dans l'exécution, cet ensemble de qualités qu'il faut posséder pour mettre dans le vent des défenseurs animés des plus mauvaises intentions, pour effectuer de ces percées inspirées où nos rivaux britanniques décelèrent la marque d'une qualité de race qu'ils baptisèrent « *french flair* ». On attribue à André Boniface l'invention, avec son frère Guy, de ce qui constitue l'expression la plus parfaite de la connivence dans le jeu collectif, la passe croisée, née – c'est vraisemblable – de la complicité fraternelle unissant deux attaquants qui vivaient tous leurs matchs côte-à-côte.

Ce jeu flamboyant d'ailleurs les perdit. Après une cinquantaine de sélection en équipe de France, André en fut écarté, comme son frère, à la suite d'une passe sautée, à lui destinée par Jean Gachassin (autre joueur emblématique de ce jeu ouvert), et malheureusement interceptée par un Gallois qui ainsi donna à son équipe une très courte victoire (9-8). Gachassin, jeté avec eux, revint pour la plus grande gloire des Bleus ; pas les Boniface. André poursuivit sa carrière sportive au Stade Montois - la fidélité à son club était en ce temps la règle, le mot transfert inconnu. Après le joueur, on connut l'entraîneur qui ne se laissa pas aller, et se mit, avec aisance et réussite, au tennis et au golf, partout simple, réservé et élégant comme il l'avait été sur les terrains de rugby. Il n'eut, les années passant, qu'un regret : ne plus y retrouver le jeu qu'il avait connu et pratiqué ; y voir régner une indigence tactique, calquée sur l'insipide jeu à 13, privilégiant la masse musculaire sur l'adresse du geste, le contact sur l'évitement.

« Cela dit, André, toi qui le déplora publiquement, souvent à juste titre, si tu as pu suivre sur la télé de Saint-Pierre, tes amis de Toulouse face à Exeter, tu dois être rassuré : tu as vu qu'au royaume du rugby tout n'est pas perdu, ta marque, pas complètement effacée ! »

New York

Marie-Luce Cazamayou

Il y a le temps où on affirme : New York, ah non !

La ville de l'Amérique, est, en ce 21ème siècle encore , la capitale, non pas des Etats Unis, mais la capitale du Monde, comme le fut Rome à la fin de l'Antiquité, comme le fut L'Andalousie Maure au Moyen Age, l'Espagne pendant les grandes découvertes, Paris au temps du Roi Soleil.

Mais cette capitale au 20ème siècle n'inspirait aux « vagues gauchistes » d'après 1968, aucune envie de découverte. Avoir 20 ans en 68, c'est être scandalisé par le Vietnam , apprendre que la main des USA est derrière le coup d'état et la dictature sanglante des Colonels en Grèce, plaindre un père comme Jack Lemon (Missing de Costa-Gavras), qui cherche inutilement son fils dans les décombres du règne d'Allende au Chili , et qui affirme avec désespoir « je fais confiance à la justice de mon pays », en reprenant l'avion, c'est jouer une pièce de Néruda sur la scène à Tunis, et soupçonner la CIA d'avoir mis son nez dans l'installation des dictatures latino-américaine... Les USA ? New York ? Ah non !

Mais il faut se méfier des certitudes de notre jeunesse quand on a des enfants. Ils nous feront certainement mentir. Surtout si c'est une fille, dont le signe du zodiaque est le Sagittaire, belle cavale au torse de femme et longs cheveux, qui galope sans peur dans le monde entier, et lance des flèches dans le sens qu'elle veut, en un mot irrésistible !

Lors de ma première rencontre avec cette métropole, elle m'attendait à l'aéroport JFK, où elle passait le dernier semestre de ses études de commerce.

En ces années -là, nous (mon compagnon, ma dernière fille et moi) sommes beaucoup allés à New York, et souvent nous faisons suivre les amis, et une partie de ma famille. Parmi toutes les découvertes, nos emballements, nos visites et nos fous rires, il y a la sortie attendue du dimanche matin que personne ne voulait manquer : la messe à Harlem. En 1993, Harlem n'était pas encore le quartier calme qu'il est devenu. La plupart des habitants américains de Manhattan n'y allaient pas. Mais nous, non seulement nous y allions, mais nous amenions une jeune américaine de Brooklyn dont la mère tremblait jusqu'à ce qu'elle regagne le sweet home.

Ce dimanche-là, vers Pâques, nous avons rejoint une des églises de Harlem que nous connaissions, recommandée par un guide connu. Pour être surs d'être bien accueillis nous sommes arrivés assez tôt, et nous avons pris place, les bancs étaient disposés en amphithéâtre.

Il y eut quand même un problème : est-ce que c'était les vacances en France et en Italie ? Beaucoup d'Européens arrivaient (je n'ose pas écrire Blancs... mais c'étaient bien des Blancs, dans cette église du quartier noir). Le prêtre ou le pasteur, en habits liturgiques, faisait les cent pas devant les autels, décorés et fleuris. Puis, il s'est mis à parler, d'une voix douce et interrogative, comme s'il méditait à haute voix. Il nous racontait une histoire pendant que les fidèles entraient. J'avais la traduction simultanée avec ma fille à mes côtés,

elle était amusée et émue par ce que disait le pasteur... Il constatait le nombre grandissant de ces nouveaux fidèles, et il s'inquiétait du regard déboussolé des croyants venus du quartier : tous endimanchés, très soigneusement habillés, les dames portant chapeaux parfois avec une discrète voilette, et des gants, en tailleurs de couleurs vives, parfois en robes de crêpe, tandis que tous les messieurs étaient en costumes trois pièces, et chaussures bicolores.

Le pasteur rassurait d'abord les fidèles habitués, et souhaitait la bienvenue à tous ces étrangers monochromes, blancs ! Il leur demandait de laisser la place coutumière à ceux qui venaient selon leurs habitudes.

Puis d'un air bienveillant et recueilli, toujours sur le ton de la méditation, il s'adressa à l'assemblée qui finissait de s'installer, sans cesser de marcher : « Les amis, vous souvenez-vous du film sorti en 1967, et qui s'intitulait : Devine qui vient dîner ce soir ? Vous devez vous en souvenir, bien sûr... » Sa voix traînait un peu, il laissait aux gens le temps de comprendre, et en effet on entendit quelques « yeah man ! » ou peut être « Amen ! »... Il reprit : « Une jeune fille américaine, de la bonne société, dont le père était joué par Spencer Tracy et la mère par Katherine Hepburn, allait venir dîner avec l'ami qu'elle voulait épouser »... « yeah, man » !

Cet ami dont elle était amoureuse, était un beau jeune homme, avec un grand avenir d'avocat... » « yeah, man » de plus en plus de voix s'élevaient pour la réponse psalmodique. « Quand il est apparu, les parents n'ont pas pu cacher leur surprise ! Vous vous souvenez ? » ... « Yeah, man » reprirent d'innombrables voix autour de nous. « Car ce beau jeune homme était noir, incarné par Sidney Poitier... et sa famille... n'était pas tout à fait prête, malgré de la bonne volonté, à voir leur unique et brillante fille, épouser un homme de couleur... » ... « Yeah, man ! »

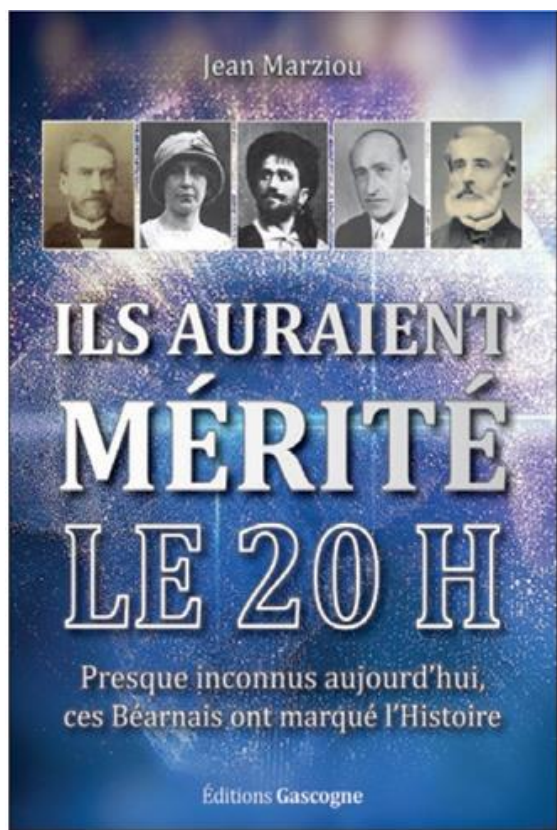
« Et, devinez qui vient à notre office ce matin ? ... devinez... qui est là, chez nous ce matin ? »... La messe allait commencer. On entendit l'orgue poser un soupir, ou un accord. Le pasteur leva les yeux, se tourna vers l'assistance, et dit d'une voix forte avec un beau sourire : « Eh bien, nous leur souhaitons la bienvenue !... » « yeah, man ! » lança l'assistance en riant. Evidemment ma grande cavale de Sagittaire n'avait pas de mouchoir pour essuyer ses larmes d'émotion, et la messe fut belle, chantée, dansée, et beaucoup plus émouvante qu'une partie de « Sister Act ».. Ainsi fût-il !

Conversations académiques



Jean Marziou et la petite assemblée pour la conversation académique

Cinq inconnus à découvrir

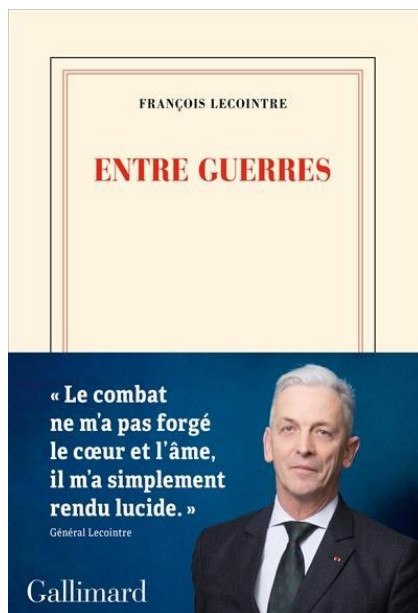


Imaginons un instant que le tintamarre médiatique d'aujourd'hui ait existé à leur époque. Nos cinq figures béarnaises connaîtraient alors une gloire télévisuelle qui ferait pâlir bien des célébrités actuelles du petit écran. Mais qui connaît encore les noms du docteur **Pierre-Henri Duboué**, dont les travaux ont été pillés par Pasteur pour mettre au point le vaccin contre la rage ; de la

championne de tennis **Marguerite Broquedis**, première femme médaillée d'or olympique ; du ténor **Albert Saléza**, immense vedette internationale de l'art lyrique ; du scientifique et résistant **Henri Moureu** qui sauva Paris des terribles V2 nazis ; et du chercheur-physicien **Gaston Planté**, inventeur de la première batterie électrique ? Plus grand monde et encore moins ce pour quoi ils ont marqué l'histoire de notre société aux XIXe et XXe siècles. Quand des existences d'exception, à l'image de ces cinq figures béarnaises, tombent dans l'oubli, il est légitime de leur accorder une renaissance médiatique, car chacune d'entre elles occupe une place singulière dans les sujets qui dominent l'actualité d'aujourd'hui. C'est la seule ambition de ce livre : rassembler des fragments de leur existence, décortiquer les faits que ces cinq personnages ont gravés de leur empreinte, dévoiler les sentiments qu'ils ont ressentis ou suscités. En somme, rien d'autre que de leur redonner un souffle de vie.

Prochaine conversation académique

Général François Lecointre le Vendredi 17 mai à 15 h Villa Lawrance



Entre guerres

« Le combat ne m'a pas forgé le cœur et l'âme, il m'a simplement rendu lucide. J'en sais désormais suffisamment pour ne pas me croire préservé, par ma simple qualité d'homme, du surgissement de l'animal qui gît en moi. »

Dans ce récit à la première personne, le général Lecointre évoque son parcours de jeune officier - de la naissance d'une vocation jusqu'aux terrains de guerre au Rwanda, à Sarajevo ou en Irak - et donne à voir l'expérience d'homme de guerre dans ce qu'elle a de plus concret, unique, et parfois indicible. Jamais un grand chef militaire n'avait évoqué avec autant d'acuité et de lucidité les doutes et les réalités auxquels se confrontent les soldats : le sentiment de vivre des événements qui ne peuvent être compris que d'eux, la peur paralysante qui surgit à tout moment et, surtout, l'interrogation fondamentale sur le sens de l'action. Comment garder son humanité quand, au cœur du combat, la violence gagne de plus en plus les esprits ?

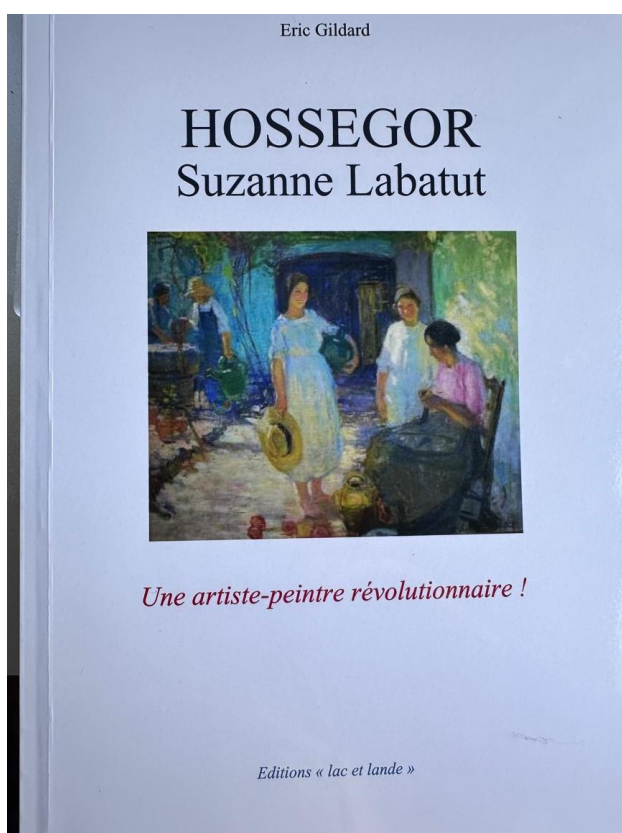
On croyait la guerre réservée aux livres d'histoire, et la voici de nouveau. Cet *Entre guerres* l'appréhende de manière saisissante et profonde, tout comme il évoque avec pudeur la singulière fraternité unissant les hommes qui dédient leur vie au service de la France.

Biographie

*Ancien chef d'état-major des armées, le général d'armée François Lecointre est grand chancelier de la Légion d'honneur**

Publication

Notre ami Eric Gildard montre une réelle dilection pour les photos d'art dont sa revue des Amis du Lac est la cimaise régulière. Voici qu'il attire notre attention par une belle publication des Éditions « Lac et Lande » dont il est l'auteur qu'il consacre à l'artiste : Suzanne Labatut morte le 26 août 1966 à Hossegor où elle a vécu et peint pendant de longues années. »



Hossegor faisait partie de cette « douce France » que nous avons voulu célébrer au mois d'août. Mais faut-il employer l'imparfait ? La mémoire des plus anciens a longtemps perpétué ces souvenirs. Il ne tient qu'à nous de continuer à les faire vivre ». tout est dit de sa modestie et de son inclination pour le mouvement régionaliste de l'entre-deux guerres.

Éric Gildard la rapproche de Jean-Roger Sourgen le peintre absolu du lac et des

landes mais on a beau chercher, on a du mal à rapprocher les deux univers. On aurait plutôt tendance à chercher son inspiration dans ces tableaux de Bonnard tout pleins de lumière et de reflets qui rappellent les « Nabis » en certaines toiles (dont celle qui fait la couverture du livre). Les sujets plus convenus, comme les portraits retiennent moins l'attention. Il y a là un talent et une sensibilité c'est certain, mais on sent que quelque chose la retenait malgré tout de faire le pas qu'elle semble être à deux doigts de faire dans ses tableaux du Pays Basque et puisqu'Éric Gildard a attiré notre attention sur une artiste que nous ne connaissions pas, voilà notre curiosité aiguisée par l'envie de voir « en vrai » ses toiles tant il est évident que juger d'art sur image est toujours un peu incertain.

En tout cas, elle aura trouvé avec Éric Gildard un amateur qui ne s'arrête pas seulement aux toiles mais revisite ses écrits qui sont aussi du plus grand intérêt. Et c'est ainsi qu'on en vient à penser que les historiens et ceux qui revisitent l'histoire locale en particulier sont en fait les précieux auxiliaires de ce qui mérite d'être transmis à la continuité du monde où que l'on soit, dès lors que des gens de qualité y ont vécu et continuent d'y vivre. Hossegor, n'en doutons pas est un de ces lieux dont à l'évidence le XX^e siècle fut un moment de gloire non seulement touristique mais culturel, artistique et...mondain, ce qui ne gâche rien.

Voilà un bel opus qu'on peut se procurer aux éditions Lac et Lande pour 14 euros.